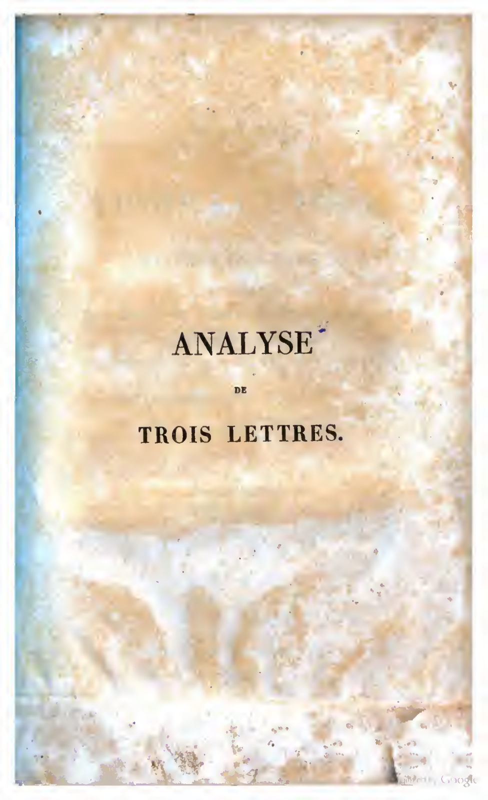


ANALYSE

DE

TROIS LETTRES.

ANALYSE

DE

TROIS LETTRES,

DU

CHEVALIER PORTUGAIS ***

Sur la question aussi claire que juste

DE LA SUCCESSION DE SA MAJESTÉ TRÈS FIDÈLE DON MIGUEL Ier

A LA COURONNE DE PORTUGAL;

SUR LES DIVERSES ÉPOQUES DE LA VIE DE CE ROI, ET SUR QUELQUES FAITS HISTORIQUE, DE LA DERNIÈRE GUERRE CIVILE EN PORTUGAL.

PAR LE CHEVALIER ALLEMAND ***.

« Quiconque n'a pas de caractère, n'est pas un homme, c'est une chose.
CHAMPFORT, *Maximes et pensées*.



LYON ET PARIS,
ANCIENNE MAISON CORMON ET BLANC,
BLANC ET HERVIER, LIBRAIRES ÉDITEURS,
A LYON, rue Roger, 1.
A PARIS, rue des Grands-Augustins, 23.

1843.

L'époque récente de notre histoire se distingue entre les autres par le spectacle remarquable que nous présentent des peuples qui, suivant l'impulsion donnée par la révolution française, ont rompu les liens de la société ancienne pour chercher, sous de nouvelles formes de gouvernement, cette félicité imaginaire, que sans doute ici bas les peuples ni les individus ne trouveront jamais. Après avoir abandonné la voie tracée et suivie par tant de siècles pour marcher, par les sentiers des théories nouvelles, vers le but auquel ils aspirent, ces peuples ont-ils réussi? On ne peut le dire encore, l'avenir doit l'apprendre.... Toujours est-il cependant que jusqu'à présent le résultat semble répondre bien peu à ces premiers rêves exaltés.

Pour montrer que ce n'est pas sans quelque apparence de raison que j'ose parler ainsi, je prie le lecteur de me suivre avec bienveillance dans les contrées de la Lusitanie, pays où jadis le genre humain florissait dans l'éclat de sa grandeur; dont les peuples furent les premiers qui résistèrent au joug des Romains, puis, inspirés par la

pure flamme de notre sainte religion, triomphèrent quelques siècles plus tard, au champ d'Ourique, de la valeur et de la furie des troupes arabes et élevèrent sur les ruines de leurs mosquées l'imposante majesté du temple catholique; où ce même peuple, mu par un noble héroïsme, le premier entre les autres nations de l'Europe, ouvrit les points les plus éloignés du globe au flambeau sacré de la religion et aux entreprises les plus glorieuses de l'esprit humain! Richesses, gloire et grandeur, vous ornates alors ces belles contrées de la Lusitanie, dont les arts, les sciences, tout germe de vertu, tout bien de la vie fécondaient le beau sol!!!

Les bases de cette grandeur reposaient sur les trois vertus principales des Portugais de ce temps, je veux dire le saint enthousiasme pour la religion catholique, l'inaltérable amour pour les souverains légitimes et l'indissoluble attachement aux antiques lois fondamentales; tel était l'ancien Portugal : bien différent est le nouveau; celui-ci compte son existence du moment où, l'antique fondement étant détruit, une nouvelle forme de gouvernement fut établie pour guérir, disait-on, les maux de la guerre apportée par les Français, en imaginant une nouvelle constitution qui put empêcher les graves désordres, et réparer les désastres de la nation; au lieu de s'appuyer sur les lois anciennes, qui plus d'une fois dans le cours des siècles, sauvèrent la patrie et la rendirent grande et puissante. Le nouveau gouvernement compte maintenant plus de huit années d'existence; voyons ce que valent ses théories : l'époque de sa transaction se termine en 1834, et l'on peut demander ce que, pendant ces années de paix et

de repos, la nouvelle constitution a fait pour le bien et la prospérité de la nation? changements continuels de ministres et de systèmes, lois et décrets multipliés, les Cortès se livrant à des exercices de rhétorique plus encore qu'on ne le fait dans un collége! Et quel est le fruit de tout ceci? la haine des partis, l'influence étrangère, les intrigues des grands et les passions populaires ruinent le pays! le peuple désespéré maudit les imposteurs, la noblesse mécontente murmure, le clergé souffre et soupire, le commerce est abandonné aux étrangers, les finances sont épuisées, la marine est anéantie, l'armée est sans discipline, les officiers, les employés restent sans paie, toute la machine administrative est en désordre, la nation opprimée et le pays dévasté!!! Tel est le tableau présenté actuellement dans presque tous les papiers publics, les mêmes qui naguères annoncèrent si pompeusement la victoire du libéralisme; le triomphe de la charte de don Pedro!! Serait-ce là l'accomplissement de si belles espérances, de si flatteuses promesses? Ainsi vont les choses dans le Portugal *nouveau*, gouverné par des charlatans qui croient rendre une nation heureuse à l'aide de subtils sophismes, de belles phrases et de la protection étrangère!!!

Quiconque connaît le caractère et les mœurs de la nation sait que le véritable Portugais (je ne parle certes pas de ces Portugais dégénérés, vendus à l'étranger) est encore maintenant dans le fond de son cœur ce que furent ses ancêtres: catholique, royaliste et fier de sa nationalité. Comment donc pourrait lui plaire un gouvernement introduit par les armes de l'étranger, qui méprise la religion

et ses ministres, qui repousse les souvenirs antiques et chasse de son trône l'héritier légitime, l'immortel don Miguel Ier? une constitution qui détruit les preuves de la grandeur nationale et tous les chers et glorieux souvenirs qui y sont attachés ?

L'homme impartial doit commencer à soupçonner la sincérité de tels gouvernants, et par conséquent aussi les droits d'un parti qui, par de flatteuses promesses, a cherché à s'assurer les sympathies de l'Europe et de la nation pour s'établir à la tête d'un gouvernement dont (comme la conscience devait le dire à ses adeptes) il était exclu par toutes les lois... mais à l'aide de proclamations artificieuses, il trompait l'Europe; tout le monde y ajoutait foi.... et malheur à qui aurait alors osé prédire ce qui arrive aujourd'hui en Portugal!... Un grand nombre de Portugais voyait dès-lors la vérité; mais maintenant aussi l'Europe doit comprendre que le Portugal fut trompé, comme le reconnaît toute la nation portugaise en se voyant si tyranniquement trahie et vendue!!! Elle tourne ses regards, elle pousse les soupirs du plus ardent désir vers les temps de l'ancien Portugal, dont les derniers vestiges, comme ces colonnes superbes d'une précieuse antiquité, vivent dans le malheur d'un dur et douloureux exil, refusant tout offre d'amnistie... Ces véritables Portugais, héroïques champions de la religion et du royalisme, préfèrent la pauvreté à la vile soumission à un gouvernement intrus; ils le font avec une fermeté de caractère qui rappelle l'héroïsme des anciens Romains; ils dédaignent toutes les commodités de la vie que procure la bien-aimée patrie pour garder inviolable la foi du serment

prêté à leur roi légitime, bien qu'exilé et malheureux!!! C'est là une grandeur d'ame qui doit étonner d'autant plus qu'elle est rare de nos jours!!! Des hommes d'un si grand caractère ne peuvent défendre une cause qui ne serait pas bonne, une cause injuste ne pourrait inspirer de si nobles sentiments et rendre capable de tant de sacrifices!!! De tels héros sont les vrais enfants de la patrie des Alphonse Henriques, Vasco de Gama, Camoens, Albuquerque, et de tant d'autres dont la gloire faisait jadis retentir les rives du Tage et de la Guadiana, où maintenant un peuple privé de son roi légitime et des institutions nationales mêle ses soupirs au sourd murmure des ondes!

En vain les écrivains de notre temps, séduits par l'influence des vainqueurs ou par les idées modernes, contraires à la religion et à la légitimité, tentent-ils d'obscurcir les derniers efforts du royalisme expirant... en vain la prétendue presse libre, liée toutefois bien plus par la partialité du vil intérêt que par quelque censure que ce soit, cherche-t-elle à calomnier les défenseurs de la vieille monarchie pour étouffer de sa voix effrénée toute défense du bon droit! Que peuvent produire toutes ces tentatives contre la vérité? Les événements qui amenèrent la terrible catastrophe étant accomplis, on voit clairement à présent, ce qui ne pouvait se voir alors que la violence de la tempête, la fureur des passions et les luttes sanglantes des partis obscurcissaient l'horizon... Naguères au milieu de tant de cris de rage et de désespoir, il était difficile à un étranger de distinguer la voix de la vérité presqu'éteinte et cruellement persécutée par

les démocrates intéressés ; mais comme je viens de le dire, on commence à se désabuser, et l'Europe elle-même sera, on doit le croire, plus disposée à prendre la défense des droits de l'opprimé.

Pour rendre enfin à chacun la justice qui lui est due, pour démontrer par quels moyens le gouvernement actuel du Portugal a triomphé, pour faire connaître à l'Europe entière le jugement que porte tout véritable Portugais sur ses actes, je proclamerai la vérité dans ces pages, j'éclaircirai quelques faits qui ont rapport à la cause des royalistes mes compatriotes et de leur roi légitime ; les journaux, ou ennemis de la légitimité ou mal informés, ayant commis envers lui la plus grande injustice. A cette époque, la presse et une grande partie du public étaient malheureusement portés plus que jamais à la haine contre les princes monarchiques et leur cause : *Audiatur igitur et altra pars.*

Je décrirai simplement les causes des événements et leurs rapports entr'eux; et me fondant sur la connaissance qu'en possède le chevalier portugais ***, qui a séjourné durant toute cette époque dans sa patrie; je montrerai quelle fut la marche des faits qui ont amené l'état actuel des choses. Tout homme impartial pourra librement juger par lui-même si je prouve la vérité de ce que j'avance dans mon introduction. Que le véritable légitimiste se réjouisse avec moi, l'un des premiers champions du royalisme ne fut jamais souillé de ces taches, dont l'infamie de ses ennemis osait le calomnier et obscurcir la noble gloire de son nom!

Le cours des événements qui ont occasioné la ruine momentanée du Portugal commence à l'époque de la révolution française. Avant cette fatale catastrophe, ma patrie jouissait de tous les biens attachés on peut le dire, au nom d'ancien Portugal; sa bannière redoutée flottait sur toutes les mers; les trésors des Indes, les joyaux du Brésil augmentaient sa richesse; la paix régnait, la gloire et les commodités de la vie en étaient le fruit. Combien il

était beau ce temps pour les Portugais ! Alors l'univers connaissait l'existence du Portugal ; apprécié autant que redouté !!! Oh ! qne je voudrais pouvoir donner ici la description détaillée dn dernier moment de la grandeur de ma nation ! mais la circonstance fatale, but que je me propose, me force à presser mon récit pour descendre dans l'abîme des événements qni surgirent. La révolution française éclata, l'Europe entière frémit sons les coups de ce fléau ; le Portngal aussi devait en recevoir sa part de souffrances..... Un soldat corse étendit ses mains avides pour saisir ces belles régions, il contraignit don JUAN VI, prince alors régent, en 1807, à fuir de Lisbonne et à se réfugier au Brésil avec toute sa cour, pour échapper ainsi à la sanguinaire furenr des révolutionnaires. Le Portugal sortit pourtant bientôt de la tristesse profonde dans laquelle l'avait plongé le départ de la famille royale qui lui était si chère ; son antique valeur renaissait, cent vingt mille guerriers portugais combattirent contre les Français ponr l'indépendance de la patrie ; plus d'nne victoire du grand Wellington fut gagnée an prix du sang portugais ; enfin le pays fut délivré. Le premier ennemi fut vaincu, mais plus dangerense encore devint l'amitié des Anglais, conséquence fatale de ces maux qui, comme les dents de Cadmus, snrgissaient dn sol où une fois l'étendard tricolore était planté. Le pays était dans le plus grand désordre, la confusion générale était augmentée par la triste circonstance du séjonr de la conr et du gouvernement national dans le lointain Brésil, pendant qne les étrangers commandaient en Portngal.

La conséquence fut ce quelle sera toujours sous les gou-

vernements faibles, c'est-à-dire que le germe des plus grands désastres s'implanta, et que du chaos de cette confusion universelle les intérêts divers commencèrent peu à peu à se séparer et à se former des partis. De ces créations du désordre trois réussirent dès-lors à se consolider en Portugal.

Le premier se forma sous le protectorat des Anglais, qui, pour se payer du secours donné contre la France, saisirent l'occasion au profit de leurs intérêts particuliers; en l'absence de la famille royale, ils s'emparèrent en effet du gouvernement; les charges civiles, celles de l'armée, furent par eux conférées à ceux qui leur rendaient hommage! Ce fut un malheur que le Portugal a partagé avec tous les états, que la mauvaise fortune contraint à subordonner leur propre indépendance à la protection d'un état plus puissant. Malheureusement, certain nombre de Portugais était enrôlé sous ces bannières, où l'intérêt particulier trouvait son profit. Ainsi se forma le parti des étrangers, comme étant le premier que ses intérêts séparaient de ceux de la patrie. Pour l'honneur de la nation, on peut dire qu'il n'était pas nombreux; mais la protection du corps diplomatique et la circonstance qu'il s'y trouvait des hommes remplissant les premières charges et par conséquent jouissant de l'influence qu'elles procurent, cette circonstance, dis-je, renforçait ce parti, pour lequel l'or puissant de l'Angleterre suppléait à la force morale qui lui manquait; en outre, l'alliance qu'il contractait, suivant l'occasion, avec les libéraux était un appui de plus. Il n'avait aucune couleur, aucune devise déclarée; suivant les événements, tantôt sous le mas-

que du libéralisme, tantôt sous celui du royalisme, il servait en secret les intérêts de ses protecteurs. Ces misérables sous toutes les formes, n'appartenant à aucun système politique, n'étaient que des égoïstes, des espions, des agents secrets de la diplomatie au vil prix de l'or.

Le second parti, celui des prétendus libéraux, se forma des restes de la révolution française. Ce n'était qu'un rameau de cette secte exécrable qui, sous le nom de *carbonarisme*, avait tendu ses rets infernaux sur toute l'Europe. Les émissaires de cette secte s'étaient introduits au milieu du désordre général après la guerre, et ne trouvant pas le peuple portugais disposé à adopter leurs plans, ils commencèrent secrètement à le démoraliser; ils entretenaient et irritaient les passions des particuliers, et pour enlever toute retenue à leurs malheureuses victimes, ils faisaient considérer comme *pédantisme politique* les lois de la morale; ils tournaient en ridicule par d'odieux sophismes les cérémonies sacrées de notre sainte religion, nommant invention des prêtres la révélation divine!... A l'aide d'expressions séduisantes, telles que liberté, souveraineté des peuples, civilisation moderne, etc., etc., etc., il rabaissaient aux yeux du peuple la majesté du trône, ils violaient par les titres de despote, de tyran, etc., etc., la personne sacrée des rois revêtus de l'oint du Seigneur Dieu. Si d'abord le peuple était indigné d'entendre de telles paroles, avec le temps il s'y accoutuma, et ces émissaires étaient assez avisés pour juger quand, où et comment ils pouvaient agir. Un autre moyen de démoralisation fut aussi employé par eux : je veux dire les sé-

duisants mystères de leurs sociétés secrètes, qui attiraient la curiosité de la jeunesse crédule et brisaient les tendres liens des familles. En outre, par les doctrines *cosmopolites* d'une philantropie hypocrite, ils affaiblissaient le doux amour de la patrie, l'esprit national; c'est ainsi que ces scélérats arrachèrent tout ce que l'homme reconnait de plus vénérable et de plus sacré sur la terre, du cœur des malheureux qui prêtaient l'oreille aux doctrines de cette secte infernale; ils calculaient avec raison que l'homme qui ne craint plus *l'Eternel*, qui ne respecte plus les lois, qui n'aime plus ni parents, ni patrie, devient un instrument habile pour toute espèce de méfait. Tels il les fallait pour les plans de ce parti. Ils ne réussirent que trop à trouver de semblables fauteurs, car toutes les nations produisent des méchants, des misérables ou des rêveurs imbéciles. Par leur moyen, ils couvraient le pays de leurs intrigues et de leurs ressorts, et quelquefois aussi s'unissaient au parti étranger pour altérer la force du gouvernement et de la nation.

Le plan de ces scélérats était de détruire, de concert avec les sociétaires des autres pays, tous les trônes et la sainte Eglise, pour ériger ensuite, sur les ruines de ces sanctuaires, une domination semblable à celle que nous avons vue, en France sous *Robespierre*. Persuadés cependant que cela ne pouvait se faire d'un seul coup, les peuples n'étant pas encore assez corrompus, ils proposèrent un moyen terme, un juste milieu, des gouvernements constitutionnels, etc., calculant que le premier pas étant fait, le second peut bientôt se faire... Ils disaient aussi en Portugal qu'une nouvelle constitution, plus

adaptée aux besoins du temps, était le seul but du parti; mais on sait et on voit bien qu'ils ne voulaient pas autre chose que renverser l'Eglise et le trône afin d'avoir ensuite champ libre pour agir.

J'ai parlé plus au long de ce parti parce qu'il était le plus dangereux, non-seulement pour le Portugal, mais pour toute l'Europe, d'où, selon l'énergie déployée par les souverains, il était plus ou moins repoussé. Le Portugal était alors l'asile de ces sectaires ; de là, plus tard, ils se répandirent en Espagne, en Italie, et ailleurs.

En outre de ces factions, une partie de la nation, et graces au ciel la plus nombreuse, resta sourde aux discours insidieux des étrangers, inébranlable devant les prétentions des rêveurs politiques : ce fut le troisième parti appelé *national* ou *royaliste*. Seul il faisait front aux deux autres et réunissait sous sa bannière tout le clergé, la noblesse, une grande partie de l'armée, le peuple et tout vrai Portugais ; sa devise était VIVE LA TRÈS-SAINTE RELIGION DE N. S. JÉSUS-CHRIST ! VIVE DE ROI ABSOLU ! La défense des coutumes nationales, des lois fondamentales de la monarchie, de la sainte Eglise catholique et du trône légitime contre les menées des deux autres partis, était le mobile de ces braves, qui sauvèrent l'honneur du nom Portugais. Ils faisaient en sorte en maintenant l'ordre, et par les moyens assez puissants qu'offraient encore les anciennes Cortès, de guérir les maux du pays ; mais pour cela il fallait au gouvernement une force absolue sans laquelle, dans l'état de confusion qui existait alors, il était impossible de faire respecter les lois et de s'opposer aux intrigues des ennemis de la nation. En pareille occurence ce

ne sont pas les lois qui manquent, mais il faut une main ferme pour les mettre à exécution, une main qui ne soit pas liée par les intérêts particuliers des partis et une tête au-dessus des passions et des intérêts privés : où les trouver sinon en s'adressant au prince légitime, puisqu'il se soutient en cherchant le bien public et la prospérité générale, et non en s'occupant des intérêts particuliers?

Ces trois partis, créés en Portugal pendant l'absence de la famille royale, furent, dès l'instant où ils se trouvèrent affermis, en guerre continuelle entr'eux; leurs combats et leurs victoires amenèrent les événements qui forment l'histoire moderne de ma patrie. Je vais dire quels étaient les moyens que chacun de ces partis avait à sa disposition pour atteindre le but auquel il tendait :

Pour le *premier*, la protection, l'or et les armes de l'Angleterre, ainsi que l'influence du corps diplomatique sur les autres Etats de l'Europe; car aucun pays ne fut, par ses intérêts, lié plus fortement au Portugal; par cette influence anglaise, la presse officielle de toutes les nations amies ou sous la dépendance de l'Angleterre était à la disposition de ce parti.

Pour le *second*, celui des libéraux, l'astuce d'intrigants expérimentés, habiles à se mouvoir dans les ténèbres, le courage téméraire d'hommes qui n'avaient rien à perdre et beaucoup à gagner, les sympathies des pays trompés sur l'apparence flatteuse du libéralisme, les journaux libéraux et la presse libérale de l'Europe entière; tous les ennemis du Portugal étaient enrôlés dans ce parti, appuyé sur les associés secrets des autres pays.

Pour le *troisième*, les royalistes avaient la force nationale, la droiture de la conscience, l'enthousiasme de la nation en faveur de la famille royale, ses droits et quelques sympathies au loin. Privé de secours matériels pour combattre les deux autres, il fut très-affaibli encore par le fait qu'appuyé sur ses droits et l'esprit national il méprisait l'ennemi et se laissa presque toujours surprendre par ses attaques.

Pendant que ces germes des malheurs à venir du Portugal se développaient, le roi don Juan VI et sa cour séjournaient au Brésil, où se préparaient les événements qui, plus tard, devaient amener sa séparation de la mère patrie. Alors aussi, et sous les yeux du roi, l'éducation des deux princes, don Pédro et don Miguel, était confiée à l'illustre chevalier *Monteiro da Rocca*. Le sort de ces deux princes devait, dans le cours des événements, exercer une grande influence sur les affaires du Portugal. Selon le témoignage du chevalier leur gouverneur et le bruit qui courait à la cour et dans le pays, don Pédro était inconstant, rusé et ambitieux; dès son bas âge, on remarqua dans son caractère divers indices de cruauté et de manque de fermeté, au point que le chevalier Monteiro prédisait pour lui un triste avenir. Don Miguel, au contraire, paraissait avoir plus de fermeté dans le caractère, peut-être même péchait-il par obstination lorsqu'il s'agissait d'une chose, d'une opinion dont il se croyait certain; du reste il avait une grande bonté de cœur envers les pauvres et les malheureux, ce qui le fit beaucoup aimer du peuple et lui valut la préférence de son auguste mère, feue la reine de glorieuse mémoire dona Char-

lotte-Jeanne de Bourbon. Ces premiers traits du caractère des deux princes indiquait dès le berceau leur sort à venir, et ils se développèrent dans tous leurs actes politiques, au milieu des horreurs et de la confusion des derniers événements du Brésil et du Portugal. Le roi leur père était d'un caractère faible et inconstant, mais d'une extrême bonté, il réunissait ainsi cette qualité de son second fils avec la mauvaise disposition du premier; il n'était que l'instrument des personnes qui l'entouraient.

Tel est le caractère des trois princes qui figurent dans la grande tragédie portugaise, où, par la force des choses, chacun d'eux est devenu chef de l'un des trois partis dont nous venons de parler. Le malheureux roi don Juan, entraîné par ses favoris, devint l'appui des libéraux; don Pédro l'instrument des étrangers; don Miguel le champion des royalistes, le représentant de la nation.

Retournons en Portugal : sur la fin de 1819, les Anglais y commandaient; mais le 24 août 1820, le parti libéral leva la tête, proclama à Oporto la nouvelle constitution, et pour obtenir l'approbation des royalistes, invita le roi et la cour à revenir en Portugal, donnant à croire que la délivrance des Portugais du joug des étrangers était l'unique but de ce mouvement; mais la constitution avait pour conséquence d'enlever tout pouvoir au monarque pour le placer dans les mains des libéraux, que le roi, mal informé, croyait être ses vrais amis. Don Juan, accompagné de don Miguel et de sa cour, partit de Rio Janeiro, en recommandant vivement le Brésil au prince don Pédro, qu'il y laissait, après lui avoir

fait promettre et jurer fidélité en qualité de lieutenant de cette colonie, la plus importante du Portugal.

Don Juan débarqua à Lisbonne dans le courant de l'été de 1821, et là, poussé par des hommes gagnés déjà par les libéraux, et qui exerçaient une influence illimitée sur toutes ses actions, il céda aux désirs des ennemis de la religion et du trône et jura la nouvelle constitution, se rabaissant ainsi lui-même jusqu'à se rendre l'instrument de ses ennemis et à faire servir le sceptre et la couronne à protéger des délits de lèze-majesté!! Son aveuglement était tel qu'il s'entoura d'une garde nationale, donnant ainsi des armes à ceux qui en toute occasion devaient se livrer au plus offrant. Bien différente, disons mieux, héroïque fut la conduite de la reine dona Charlotte-Jeanne; en dépit des menaces des révolutionnaires, elle refusa de prêter serment à une constitution qui attaquait si tyranniquement la souveraineté de son auguste époux et les droits de ses fils bien aimés; mais les libéraux n'en restèrent pas moins maîtres du roi et du gouvernement.

Les étrangers, ainsi chassés du Portugal, avides de vengeance, cherchèrent au Brésil à réparer leur défaite; ils réussirent bien vite à exercer la plus entière influence sur l'esprit de l'inconstant don Pédro; exaltant par de fallacieuses espérances son excessive ambition, ils arrivèrent au but si ardemment désiré de l'entraîner à accomplir l'acte, cause de sa propre chute et d'incalculables malheurs pour le Portugal.

Depuis longtemps les vastes provinces du Brésil avaient donné des signes de mécontentement et de désordre sans

que le gouvernement put, ou voulut peut-être, parvenir à les réprimer. Ces étrangers conseillèrent à don Pedro d'octroyer au pays une constitution semblable à celle proclamée depuis peu en Portugal ; il le fit : bientôt après, ils lui proposèrent de déclarer le Brésil indépendant et de le gouverner comme état différent et séparé ; en cela encore don Pédro se rendit à l'avis de ces conseillers imposteurs : poussé par eux, il porta le dernier coup et se déclara *empereur et défenseur perpétuel du Brésil*, indépendant du roi son père et de la mère-patrie. Pour mettre cette décision à exécution, il dirigea ses troupes et ses escadres sur les lieux où se trouvaient des garnisons portugaises, et entre autres sur Bahia qui, fidèle au roi et à la patrie, ne voulait pas prendre part à une révolte si manifeste. Ainsi don Pédro, par le fait, et en outre dans une lettre qu'il adressa au roi son père, déclara la guerre au Portugal.

Cette séparation fut un coup mortel pour la nation, bien que quelques étrangers prétendent prouver que le Brésil n'était qu'un fardeau pour le royaume en citant l'exemple de l'Angleterre, état auquel la perte de ses provinces dans l'Amérique septentrionale n'a rien ôté de sa grandeur ; ils oublient néanmoins que l'Amérique n'était pas l'unique ressource de la Grande-Bretagne, qui, par ses fabriques, ses manufactures et l'agriculture, trouve en elle-même des moyens immenses ; que la force extérieure de l'Angleterre ne reposait pas sur l'Amérique, mais sur les Indes orientales, dont la perte causerait peut-être à cette île le sort du Portugal ; bien au contraire, ce dernier état, par sa situation, les montagnes qui en

couvrent l'étendue et le manque de produits importants à exporter, si l'on en excepte le viu, pour l'entretien de son commerce et de ses flottes. Le Portugal, dis-je, a besoin des colonies, parmi lesquelles le Brésil était non-seulement la plus grande, mais aussi la plus riche, la plus précieuse, et formait à elle seule la base de la grandeur portugaise. Ceci était notoire pour tout le monde, don Pédro lui-même ne l'ignorait pas; sa patrie devait-elle donc lui témoigner amour et reconnaissance après une si vile trahison?

Don Pédro, pourtant, prétend s'excuser en disant qu'il a été contraint.... Mais n'avait-il pas des troupes et une flotte suffisante pour souteuir l'autorité du roi son père, au moins jusqu'à l'arrivée de quelques secours! Bien au contraire il employa ses troupes à combattre celles restées fidèles au roi et à la patrie.... Si don Pédro n'avait pris aucune part dans ce mouvement, comment se fit-il que de prime abord il renonça à se défendre de son crime, lui qui, comme prince héréditaire, aurait dû conserver, même au prix de la dernière goutte de son sang, un si précieux joyau de la patrie et du trône!.... Mais l'éclat d'une couronne impériale le tentait bien plus que le pâle diadème du trône paternel, entouré de dangers, de rébellions, et dont la possession lui parut différée à un temps trop éloigné, trop incertain!....

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas prononcer un jugement, je dirai seulement qu'alors en Portugal chacun le déclara rebelle et traître; que les libéraux comme la nation maudirent sa mémoire.... Le pauvre roi don Juan, à l'annonce de ce terrible coup, ne voulait plus le recon-

naître pour son fils et se préparait à lui déclarer la guerre !!! Mais avec quels moyens faire la guerre contre l'intrigue et l'influence anglaise ?.... Le parti étranger, instruit de tout par l'entremise de ses protecteurs, accomplissait l'œuvre. Le corps diplomatique reconnaissait l'empire brésilien, grâces à l'intervention de cette *puissance* qui, pour affaiblir le Portugal, avait soufflé le feu de la rébellion dans le Brésil, pour se venger ainsi de la perte momentanée de l'influence qu'elle avait possédée sur les affaires intérieures de ce malheureux royaume, influence bientôt recouvrée, car il est reconnu que les libéraux de nos jours, comme jadis les républicains, ne sont nullement inaccessibles aux vives séductions de l'or !... En conséquence, don Juan lui-même se vit contraint à reconnaître le fils rebelle empereur indépendant du Brésil ; la paix fut faite, et à cette même occasion, le parti étranger fut invité par les libéraux à contracter alliance, car ceux-ci ne se croyaient pas en sûreté en remarquant la force renaissante du royalisme, provoqué par les dernières indignités, par les turpitudes du gouvernement libéral.

En raison de cette paix entre le Portugal et le Brésil, un traité fut conclu. Parmi les articles qui le composent, on doit noter les suivants dont nous donnons l'extrait essentiel :

1° Le Brésil sera un royaume indépendant, dont le souverain aura le titre d'*Empereur et défenseur perpétuel du Brésil*, et devra résider toujours au Brésil, où la succession à l'empire aura lieu dans sa seule descendance,

laquelle venant à manquer, les états brésiliens auront le droit de se choisir un autre souverain.

2° Don Pédro est nommé empereur du Brésil et ses fils et filles deviennent princes et princesses brésiliens : en conséquence de ce, dona Maria da Gloria, nommée d'abord princesse de Beira, aura le titre de princesse du *Grand Para*, et cessera d'être portugaise.

3° Toute relation ou dépendance entre les souverains et les peuples des deux états est rompue et terminée. Les princes et les sujets des deux parts seront regardés comme étrangers entre eux ; c'est en suite de cela que don Pédro, dans une lettre adressée à son père don Juan VI, s'exprime ainsi : *Je ne veux et ne puis plus prétendre en rien sur le Portugal.*

4° De cette manière, la maison de Bragance était divisée en deux tiges séparées et indépendantes l'une de l'autre ; la *première*, ou l'ancienne, ayant à sa tête don Juan et les autres membres de cette famille illustre, restait attachée au Portugal ; la *seconde*, avec don Pedro et sa descendance présente et future, s'implantait au Brésil.

Ainsi la séparation des deux royaumes fut accomplie de fait et en toute forme ; tout semblait arrangé et réglé.

En même temps le parti libéral prenait en Portugal une puissance redoutable ; le pauvre don Juan n'était ouvertement que le faible instrument de ses méchants conseillers libéraux ; les tristes effets de cet état de choses se faisaient ressentir dans tout le royaume. Les démocrates en Espagne et en Italie levaient audacieusement la tête et rendaient le danger d'autant plus grand pour le Portugal et pour toute l'Europe même, si les rênes du gou-

vernement portugais restaient entre les mains des sociétaires de la secte révolutionnaire.

Il était temps alors que le parti national se réveillât enfin pour délivrer le roi des chaînes ignominieuses des libéraux, pour purger le pays des brigands qui pillaient le trésor public. Tous les royalistes en étaient persuadés, et résolus à l'entreprendre ; mais la force d'unité manquait, il ne se trouvait aucun chef intrépide qui, le premier, levat l'étendard contre les démocrates trop puissants par leur astuce, par la possession de toutes les forces effectives du gouvernement, par l'apparente protection du roi don Juan, et pouvant combattre leurs adversaires avec les foudres de ce même trône par eux trahi et profané ; c'était donc une périlleuse entreprise que celle de s'opposer à tant d'obstacles puissants ; mais, inspiré par le véritable patriotisme, pénétré de douleur à la vue des maux de la nation, outré, ajouterons nous, de l'insolence des libéraux, don Miguel, alors infant, résolut de se mettre à la tête du parti national, dont le mobile était la loyauté ; à ce pas décisif commence la carrière politique et glorieuse de ce prince, dont la vie ne devait être ensuite qu'un combat continuel contre les démocrates. Ceux-ci, avec tous les moyens à leur disposition, c'est-à-dire à l'aide des intrigues, des conspirations, des calomnies, et de l'influence étrangère, cherchèrent dès-lors, à le persécuter et à le perdre ; ils voyaient en lui l'adversaire le plus courageux et le plus persévérant. Plus tard, quelques années après, ils ne réussirent que trop dans leurs infernales menées, et le noble prince, victime innocente, et le plus fidèle champion du royalisme,

comme aussi de la sainte Eglise catholique, succomba martyr de la légitimité.

Ce fut dans la nuit du 17 mai 1823 que, sans ressource, mais sous la protection de la Providence divine, qui jamais n'abandonne ceux qui mettent leur confiance en elle, l'infant don Miguel sortit de Lisbonne pour reconquérir l'indépendance de la couronne du roi son père ; peu de jours après, il obtenait déjà la douce consolation d'entendre son noble cri : *Vive la sainte Religion, vive don Juan, roi absolu du Portugal*, de l'entendre ce cri à jamais digne de louanges, répété à l'envi par plusieurs régiments et par la population presqu'entière, et alors tout le parti royaliste se leva, prit les armes, et vint s'enrôler autour de l'héroïque infant. A Lisbonne, les libéraux tremblèrent à la vue de ce noble élan ; ils tentèrent les derniers efforts, et contraignirent le roi don Juan à flétrir du nom de rébellion la conduite de son valeureux fils ; ils le forcèrent à publier contre lui divers décrets : mais en vain ! Chaque jour voyait croître le nombre des bon Portugais ; et bientôt le roi lui-même, informé des véritables intentions de l'infant, s'échappa des mains de ses tyrans pour se rendre au quartier général de don Miguel, près Villa Franca de Xiva. A peine le héros vit-il au loin venir son père chéri, qu'il vola à sa rencontre, et se jeta à ses pieds, en lui remettant l'épée tirée pour sa défense et celle de sa patrie ; mais don Juan ému d'un si respectueux hommage, pressa sur son cœur paternel le noble enfant, l'appela son vrai libérateur, et, mu par la reconnaissance, le nomma commandant suprême de l'armée. Ces preuves de tendresse paternelle et d'amour filial touchèrent le cœur

des assistants et leur firent verser des larmes d'émotion, jamais ils n'oublieront cette scène, preuve manifeste d'un accord sincère et affectueux entre le père et le fils. Puis, pour éterniser un si grand souvenir, le roi don Juan fit frapper alors la fameuse médaille de *Fidélité au Roi et à la Patrie*, dont il décora l'infant bien aimé, et tous ceux qui l'avaient secondé dans une entreprise si héroïque, si louable et si juste.

Henreux et content, don Miguel se rendit à Lisbonne, il y fit une entrée solennelle et triomphante, le 5 juin 1823, au milieu des cris de joie d'une multitude immense réunie de son propre mouvement pour revoir et fêter le prince libérateur. C'est ainsi que sans effusion d'une seule goutte de sang, et en six jours seulement, s'évanouit comme la fumée la révolution et le gouvernement des démocrates, en dépit du serment qu'ils venaient de faire de défendre jusqu'au dernier soupir leur cause inique. Don Miguel eut la gloire d'avoir vaincu non point une révolution momentanée de factieux, mais un parti puissant, qui avait eu plusieurs années pour se fortifier, et s'emparer même du gouvernement; et ce beau succès fut obtenu par le valeureux prince, avec le secours de la nation seule, tandis qu'en Espagne et en Italie il a fallu l'intervention des grandes puissances pour comprimer une révolution de quelques jours, soulevée par les carbonaris, frères des libéraux portugais. Toute l'Europe rendit justice au mérite du jeune prince; toutes les cours le comblèrent d'éloges, et lui firent présenter des insignes d'honneur.

Ce fut la première victoire des royalistes, mais ils se contentèrent de la gloire et du triomphe, sans en cueillir

les fruits, laissant le champ libre aux libéraux, qui s'occupèrent aussitôt à reprendre le terrain perdu, et à rentrer en faveur auprès de don Juan. Ce roi, bien peu de temps après, se trouva comme avant sous la domination des démocrates. Mais il existait un obstacle insurmontable, qui embarrassait leurs pas et les faisait trembler, c'était l'infant don Miguel, objet de leur terreur, et tant que ce prince existerait, le libéralisme n'avait pas l'espérance d'un triomphe complet et assuré, d'autant plus qu'il était l'idole et l'espoir de tous les vrais Portugais. En conséquence, pour parvenir à le perdre, les libéraux contractèrent une étroite alliance avec le parti des étrangers, et chacun de ces deux partis employa les moyens dont il pouvait disposer, pour se débarrasser de ce redoutable champion des royalistes. Le parti des étrangers chercha, à l'aide de la calomnie, et par une fausse peinture du caractère et des qualités de l'infant à le déprécier auprès des cours étrangères; ils avaient l'or et la presse de beaucoup d'états, il suffisait à un grand nombre, que don Miguel fût franchement royaliste pour le persécuter et le priver de l'estime des cours étrangères, en forgeant des mensonges et des calomnies de telle sorte, que, sans le savoir, dans les cabinets de quelques souverains, sur les bancs du Parlement, dans les feuilles périodiques, et partout où la presse libre pouvait verser le poison de la calomnie, le prince était jugé d'une manière sinistre, et se trouvait déjà privé des sympathies d'une grande partie de l'Europe, dont, hélas! dans ces malheureux temps, plus de la moitié rendait hommage au libéralisme.

Pendant que dans l'étranger on suscitait de nouveaux

ennemis au noble prince, et qu'il était calomnié, afin d'avoir plus tard de spécieux prétextes pour excuser aux yeux de l'Europe leur infâme manière d'agir envers un innocent, le parti libéral ne restait pas oisif, mais travaillait dans l'intérieur du Portugal. Là, l'exécution du plan était plus difficile, l'infant don Miguel, adoré de la noblesse, de l'armée et du peuple, pour ses rares vertus et ses sentiments nationaux, était soutenu par le clergé pour sa grande piété: mais en dépit de tous ces obstacles les méchants trouvèrent un appui dans la personne du roi lui-même; ils jetèrent des germes de discorde entre le père et le fils, et par des soupçons réciproques, les détachèrent l'un de l'autre, les empêchant de communiquer entre eux; ils écartaient par d'occultes intrigues toute explication qui aurait pu faire découvrir la vérité: chaque parole, chaque démarche de don Miguel étaient rapportées et commentées auprès de don Juan par ces scélérats, et de telle sorte que les soupçons de ce souverain crédule et défiant augmentèrent de jour en jour; d'un autre côté, les libéraux avaient soin de placer leurs créatures autour de l'infant, non-seulement pour épier ses actions, mais aussi pour l'entraîner à des démarches, innocentes au fond, mais de nature à être expliquées de façon à augmenter de plus en plus la mésintelligence entre le père et le fils. Quand tout fut ainsi préparé, les deux partis réunis, et sans aucun obstacle, tyrannisèrent plus que jamais le Portugal; ils usurpèrent un à un les droits de la couronne, pour se venger de leur défaite de l'année précédente. Ce fut au point que le parti national se vit de nouveau forcé d'agir avec énergie, pour réduire les démocrates. Cette

fois encore l'héroïque don Miguel se mit à la tête de la nation; toute l'armée, la ville même de Lisbonne, se déclarèrent en faveur de ce mouvement. Don Miguel proclama sans aucune résistance l'antique monarchie, et sut éloigner de la personne du roi son père les méchants conseillers; après l'exécution de cette dernière mesure, don Juan approuva le mouvement, et par un décret du 3 mai 1824, déclara reconnaître comme un grand service tout ce que don Miguel avait opéré dans la nuit du 30 avril; il se rendit ensuite, avec toute sa cour, à la cathédrale, pour louer Dieu du salut de la monarchie; il distribua des décorations et des honneurs à l'armée qui avait si vaillamment secondé don Miguel. Tout le corps diplomatique vint complimenter le roi, et entra dans la salle d'audience au moment même, où l'héroïque infant baisait affectueusement les mains de son auguste père, et lui demandait ses ordres et commandements pour l'armée; les mauvais conseillers se réfugièrent sur le bâtiment anglais *Windsor-Castle*; les autres chefs libéraux furent arrêtés; en un mot, la victoire des royalistes semblait plus que jamais complète, et la tranquillité publique n'était aucunement troublée. La contenance calme de la population de Lisbonne en cette occasion, la joie avec laquelle le roi don Juan, et l'infant son fils, furent accueillis pendant qu'ils se rendaient à la cathédrale pour rendre grâces à Dieu de la délivrance de la monarchie, étaient la plus forte preuve du jugement que portait la nation sur ce mouvement, et de son approbation; mais les libéraux persévérants ne cédaient pas si promptement la place sans tenter les derniers efforts. A bord du bâtiment anglais,

en pleine sécurité, et grâces à l'alliance avec le parti étranger, protégés, aidés par les Anglais, les rusés et infâmes *Palmella* et *Subserra*, deux Portugais dégénérés continuaient leurs intrigues, faisaient croire et prouvaient par des lettres falsifiées, que don Miguel ne tendait à rien autre qu'à se faire déclarer régent en usant de violence contre le roi. Ici parut l'effet des calomnies répandues antérieurement contre le caractère de don Miguel. A tout autre époque personne n'aurait ajouté foi à une si infâme imputation, mais les diplomates étrangers et leurs agents, journalistes, etc., etc., qui ne connaissaient l'infant que par les rapports calomnieux de ses ennemis, le croyait capable de tout; cette fable absurde leur parut donc la simple vérité. Ayant ainsi par des mensonges séduit et disposé en leur faveur les ambassadeurs de diverses puissances; les ministres libéraux, par le moyen des étrangers, parvinrent à traiter clandestinement avec le roi, à lui persuader que don Miguel était un rebelle qui visait à s'emparer de la couronne de son père, et enfin ils en vinrent à l'engager par d'artificieux mensonges à abandonner son palais; trompé par tant d'astuce, le malheureux don Juan se promenant un jour dans une barque, fut, par une trahison manifeste, entouré de barques anglaises armées et forcé à se rendre à bord du Windsor-Castle. Le plan des libéraux réussissait ainsi, puisqu'ils s'étaient rendus maîtres du roi inconstant, faible, défiant et timide qui se soumit bientôt à ses anciens tyrans. Les démocrates, ennemis de la nation étaient de nouveau en possession des foudres de la majesté souveraine; et sachant bien que tel était le moyen le plus puissant pour gouverner, parce que les

Portugais, en vrais et loyaux sujets, respectaient tout ordre sanctionné par le monarque, les méchants, rusés et expérimentés comme ils l'étaient, surent tirer profit de cette circonstance. Pour perdre don Miguel, ils formèrent le plan de l'envelopper dans un dilemme captieux, de telle sorte qu'en tout cas l'infant se trouvât pris, suivant leur expression, dans ses propres filets. Ils contraignirent le roi à intimer à l'infant l'ordre formel de se rendre seul, sans suite et sans armes sur le bâtiment anglais pour avoir à se justifier !! Les fourbes supposaient que l'infant, adoré et protégé de l'armée et de la nation, ne serait pas si imprudent que d'abandonner ses défenseurs pour se livrer, sans aucune ressource, entre les mains de ses ennemis les plus acharnés; et, qu'en ce cas, par sa désobéissance, on pourrait démontrer au soupçonneux, au défiant don Juan que les accusations contre son fils étaient fondées; les fourbes accusateurs seraient justifiés, et le prince don Miguel, jugé coupable de rébellion, serait discrédité, condamné et déclaré privé de ses droits comme prince portugais. Dans le cas que, contre toute supposition, l'infant obéit à l'ordre de son père, le rôle des libéraux était encore plus facile; don Miguel, privé alors de protection et de défense, livré à la merci et à la fureur de ses puissants ennemis, de toute manière et par quelque moyen que ce fût, pouvait être contraint au plus grand sacrifice et réduit à jamais à rester inoffensif à quelque prix que ce fût. Ainsi, de toute manière, l'influence politique, tant redoutée, de l'infant don Miguel, serait anéantie, et c'était le but, l'ardent désir des libéraux et des étrangers.

Don Miguel était entouré de ses fidèles et loyaux amis quand il reçut cet ordre fatal ; l'annonce qu'il leur en donna les jeta tous dans la stupeur ; ils insistèrent ensuite, avec les prières les plus pressantes, auprès du prince pour qu'il n'obéît pas à un ordre si cruel et qu'il ne fît pas une démarche dont l'exil, la prison ou la mort même pouvaient être la conséquence. Ils voulaient lui persuader, tant que ses différents avec son père ne seraient pas applanis, de se confier à l'armée et à la population ; ils ajoutaient que dans le cas extrême où les libéraux réussiraient à empêcher toute réconciliation, l'infant, idole de la nation et de l'armée prête à suivre ses ordres, maître du port, des forts et de la ville de Lisbonne, ainsi que des ports et des forteresses de tout le royaume, pourrait tenter sans danger une résolution extrême en imitant en quelque sorte don Pédro, que la justice de ce mouvement serait bientôt reconnue et l'infant réconcilié avec son bien-aimé père ! ! Quelle fatale alternative ! D'un côté une prison ignominieuse, et peut-être la mort ; de l'autre la douce satisfaction de délivrer son père des chaînes des libéraux, de lui rendre la tranquillité, d'assurer sa vie..... A la tête d'une armée n'était-il pas plus facile de négocier que du fond d'une prison..... Quand tous les conseillers fidèles eurent fini de parler alors qu'ils croyaient l'infant pénétré de leurs raisons, telle fut la noble réponse de notre héros : *N'importe, — je dois à mon père cette preuve d'obéissance filiale. — Le roi commande et le général obéit.* Puis, sans plus différer, il se rendit seul à bord du bâtiment anglais où il trouva le roi avec les fameux Palmella et Pamplona, entouré de gardes

et d'officiers anglais. Le roi ordonna à l'infant, d'un ton sévère, de justifier sa conduite récente : Don Miguel le fit avec des paroles respectueuses et sincères, ajoutant, que jamais il ne se serait permis d'offenser son bien-aimé père s'il avait pu supposer que le même acte, auquel l'année précédente il avait si vivement applaudi, dût cette fois lui causer tant de déplaisir; que le but de l'entreprise était le même, c'est-à-dire de détruire les obstacles que des mains occultes avaient posés entre le roi, la famille royale et la nation; de rétablir la splendeur et la puissance du trône et l'ancienne intimité entre le père et le fils. L'expression cordiale de la vérité, le noble maintien de l'infant, produisirent une impression profonde sur tous les assistants et remplirent ses ennemis de confusion; ceux-ci n'osèrent plus user de violence envers l'innocent, qui déclara ouvertement que, pour donner au roi une nouvelle preuve de la pureté de ses intentions et se soustraire aux intrigues incessantes de ses ennemis, également ennemis du roi et de la nation, il désirait passer quelque temps dans les cours étrangères, chose qui lui fut accordée. Don Miguel, presqu'immédiatement se mit en route pour Vienne en Autriche, où il fut splendidement accueilli par la cour impériale, comme il convenait à l'égard de l'illustre infant surtout après les services qu'il avait rendus à la cause de la légitimité.

Après le départ de don Miguel, les libéraux furent pleins de sécurité; tous les décrets émanés du roi, en son palais, avaient été révoqués pendant qu'il était sur le navire anglais entre les mains des étrangers et des libéraux;

ces décrets se contredisaient les uns les autres, de telle sorte que l'on ne sait en quelle circonstance le roi fut ou non en liberté, ou dans son palais entouré de sa famille et des troupes nationales lorsqu'il témoignait son contentement de tout ce que don Miguel avait exécuté, ou à bord du bâtiment anglais au milieu des gardes étrangères et des ministres libéraux, ennemis prononcés de l'indépendance royale, lorsqu'il déclarait rebelle le fils obéissant, et publiait dans un de ses décrets la fable inventée par les libéraux, *que l'intention de l'infant était de le détrôner*. Confrontant ensuite ces deux situations du roi don Juan dans son propre palais et sur le bâtiment anglais, considérant les circonstances et son caractère, chacun saura ce que pouvait valoir cette révocation qui sert, auprès de tant de journalistes et d'écrivains libéraux, de prétendue preuve authentique du crime supposé! Je le sais bien aussi, dans l'étranger grand nombre croit à ce crime, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'en Portugal aucun des bons Portugais n'y ajoute foi. Si l'infant eût jamais conçu une telle pensée, la prudence lui aurait dit de profiter du premier moment de surprise, et non d'agir comme il l'a fait; puisqu'après l'éloignement des ministres libéraux d'auprès de la personne du roi, l'infant don Miguel allait continuellement recevoir les ordres souverains, et cela pendant plusieurs jours, et sans manquer jamais au respect dû à son père. Mais la meilleure preuve que l'infant n'avait pas la moindre idée d'un tel crime, est sa conduite après la fuite forcée du roi, qui aurait pu, en ce moment, empêcher don Miguel d'imiter l'exemple de son indigne frère don Pédro? Et com-

ment, s'il s'était senti coupable, eût-il jamais osé quitter ses défenseurs, ses amis et se livrer lui-même entre les mains de ses ennemis! Ces raisons sont fondées sur des faits connus de tous, et en admettant les traits caractéristiques du prince, non comme ses ennemis les ont tracés dans l'étranger pour arriver au but de leurs infâmes desseins, mais sur le jugement de ceux qui le connaissent réellement, nous verrons alors qu'un jeune homme aussi religieux, aussi pieux, respecta toujours son père; et de tout ce qui a été dit jusqu'ici il résulte évidemment que dans toute occasion le généreux infant se comporta toujours en bon fils et en sujet respectueux.... Ce prince, qui, maintenant à Rome où il réside, bien que d'un âge plus avancé, bien que surchargé d'afflictions et de chagrins, partage pourtant son pain avec les pauvres et les malheureux.... Ce prince, dis-je, alors âgé de vingt-deux ans à peine, aurait été assez impie pour vouloir arracher la couronne du front chauve de son vieux père?.... Ceci est impossible, ce serait contredire, insulter la nature!!!

Cette fable fut l'invention des libéraux, et même quelques personnes ajoutent que ce soulèvement fut en entier l'ouvrage des ministres, par l'intermédiaire de leurs agents secrets, pour faire tomber l'infant dans le piège. Ce jeune prince qui a vingt-deux ans, objet des soupçons de son père, en but aux intrigues des libéraux et à la haine de l'étranger, avait des ennemis partout, jusque dans son propre palais, sans le savoir, pour le seul motif de son attachement à la nationalité portugaise et de son refus de devenir le vil instrument des ennemis de sa patrie, comme l'avait été son frère don Pédro, qui, en

rébellion ouverte, avait déclaré la guerre à son père et à son pays natal, et, après avoir été un instrument un protégé des étrangers, voyait toute l'Europe prendre parti pour lui; don Mignel, dis-je, après avoir donné tant de preuves de sa loyauté et de sa sonmissiou, sur le seul soupçon mal fondé d'un crime (que sou frère don Pédro avait clairement et publiquement commis) avec l'injustice la plus iuouie, est regardé comme coupable par tant de feuilles étrangères: mais je le demande: si la majesté du trône fut offensée, le fut-elle donc par les royalistes, qui combattaient pour le droit et pour l'indépendance des sonverains? ou par les libéraux qui détruisaient ces mêmes droits, outragaient les trônes, et se disaient ouvertement ennemis déclarés des rois?

Ce fut douc par cette infâme iutrigue, que le parti révolutionnaire triompha de l'innocence de don Miguel; et on doit l'attribuer en grande partie au peu de sagacité, à l'inconstance, à la timide crédulité, et à la faiblesse de don Juan qui, livré à lui même, était bon et géuéreux, mais se fiait trop à ses ministres mal choisis, à des favoris, uniques canaux par lesquels lui parvenaient tous les avis, aussi, peut-on facilement comprendre que tout était expliqué au roi, selou que l'exigeait l'intérêt de ces conseillers qui formaient, entre le souverain et la uatiou, une barrière insurmoutable.

Don Miguel, sans aucune relation avec le Portugal, continuait à résider à Vienne, auprès des illustres princes de la maison d'Autriche. Sa conduite exemplaire édifiait tous ceux qui l'approchaient, et si le monde si le roi don Juan furent mal informés, ou ne peut l'attribuer à la cour

de Vienne, comme on peut en juger par la lettre authentique suivante, écrite par le premier homme d'état de l'Europe; on y trouvera plusieurs renseignements sur la situation et le caractère de l'infant.

« Vienne, 8 septembre 1825.

» Monsieur,

» J'ai reçu votre lettre du 6 août (n° 75) j'y ai lu avec » chagrin que les malintentionnés à Lisbonne et dans les » provinces ne négligent aucun moyen d'entretenir l'agi- » tation des esprits, et que leurs tentatives, que la police, » si elle avait de l'activité, aurait pu facilement prévenir, » ne sont pas même réprimées par une justice sévère. Il me » semble avéré que tout le mal provient du parti révo- » lutionnaire, lequel obligé pour le moment à suspendre » ses projets coupables parce qu'il ne se trouve pas encore » assez fort pour attaquer ouvertement le trône, cherche » tous les moyens d'en ébranler les fondements, en se- » mant la défiance, la jalousie et même la rage parmi les » membres de la famille royale. Les révolutionnaires osent » associer à leurs attentats le nom de l'infant don Miguel ; » dans le but inique, non seulement d'entretenir les pré- » ventions contre ce prince, mais aussi de prolonger son » séjour dans les pays étrangers après l'avoir éloigné du » roi son père! Quelle qu'ait été la conduite de l'infant don » Miguel dans la dernière révolution, il n'est pas moins » certain et pleinement prouvé que ce prince, depuis son » arrivée en Autriche, n'a pris ni voulu prendre aucune » part, même la plus légère, aux affaires de son père : il

» ignore complètement ce qui est arrivé en Portugal de-
» puis lors jusqu'à ce jour, et j'ai la certitude, qu'il n'y a
» même aucune correspondance. Depuis le jour de son
» arrivée il a tenu une conduite irrépréhensible. Il vient
» maintenant de faire un long voyage dans les provin-
» ces de l'empire, partout il a su se concilier l'opinion
» publique; depuis son retour on voit qu'il a voyagé
» avec fruit, qu'il a acquis beaucoup de connaissan-
» ces, et de la facilité à s'exprimer en français. Il s'oc-
» cupe pendant plusieurs heures chaque jour; il re-
» cherche avec soin la bonne société, et fuit la
» mauvaise : en un mot, je ne puis moins faire que de
» lui rendre justice, car il n'a pas donné la plus légère oc-
» casion d'être repris. Plusieurs fois il a écrit au roi son
» père, et comme il n'a pas reçu de réponse il en témoi-
» gne un véritable, un douloureux chagrin, sans pour
» cela se livrer à des plaintes bruyantes : il y a chez
» ce prince un sentiment qui fait le plus grand honneur
» à son beau caractère, et dont le roi pourra tirer,
» il me semble, un parti avantageux. Quelques mots af-
» fectueux et de satisfaction écrits à son fils sur sa bonne
» conduite, ne manqueraient pas de produire un bon ef-
» fet sur l'esprit du prince, qui ne cesse de manifester
» son désir d'effacer les impressions peu favorables re-
» çues contre lui, et dont il connaît l'existence. Je vous
» charge, monsieur, de mettre toutes ces circonstances
» à la connaissance du roi et de son ministre.

» En ce qui me concerne, je porte le plus grand intérêt
» à ce que sa majesté soit convaincue du mérite de l'infant,
» son fils, et puisque sa majesté le confie à la direc-

» tion particulière de l'empereur, je crois remplir un de-
» voir en lui faisant savoir la justice que mérite l'infant,
» son fils; et en la priant de vouloir bien lui adresser
» quelques paroles pleines de bonté, qui lui donnent
» l'espoir, qu'en persévérant dans l'excellente con-
» duite qu'il a tenue jusqu'à présent, il trouvera son
» père disposé à le presser sur son cœur, et à oublier le
» passé.

» Si vous ne pouvez parler au roi, je vous autorise à
» confier cette mission à M. de Porto Santo, pour qu'il
» donne connaissance de tout au souverain. Recevez, Mon-
» sieur, l'assurance de ma parfaite considération, etc.

Signé: METTERNICH. »

Le caractère de don Miguel est suffisamment tracé dans ces quelques lignes pour faire rougir ses calomniateurs; toute personne impartiale aura une idée de la situation de l'infant, de celle dans laquelle don Juan était retenu par ses tyrans libéraux; puisque l'on peut certifier, que cette lettre ni les bons avis au sujet de l'infant n'arrivèrent jamais jusqu'au roi. Bien au contraire ces infâmes conseillers feignaient avoir appris de Vienne les plus noires inculpations contre don Miguel; et grace à ces artifices diaboliques, cette *Camarilla* avait entouré le malheureux roi comme d'un cercle magique, qu'il ne pouvait apercevoir, et dans lequel aucune parole ne pouvait pénétrer sans leur assentiment et sans venir à leur connaissance; c'est ainsi qu'ils empêchèrent toute reconciliation entre le père et le fils.

Toutefois par moment, ce malheureux roi, ce père in-

fortuné entrevoyait l'erreur et son injustice envers don Miguel, ce fils obéissant qui ne laissait pas de lui être cher: il était continuellement tourmenté d'un vif désir de le revoir, il exprimait publiquement sa douleur et ses regrets en le proclamant héritier de la couronne après lui; combien de fois ne s'écria-t-il pas, et ne lui entendit-on pas prononcer ces mémorables paroles? « *Je veux mon fils Miguel auprès de moi; lui seul est mon successeur.* » Mais il était trop tard! Le roi était l'esclave des ministres, dont la volonté était que don Juan ne fût plus maître ni du gouvernement, ni de ses enfants; bien mieux, il était prisonnier, et la seule personne qui aurait pu le délivrer était éloignée, par lui bannie de la manière la plus barbare, en conséquence des intrigues évidentes des libéraux. Cependant ces révolutionnaires, d'après les exclamations que leur prisonnier laissait échapper, craignirent que, en dépit de leur vigilance, le roi ne fît secrètement revenir l'infant don Miguel, vraie terreur des ennemis du trône; ils voulurent prévenir, empêcher à tout prix une telle catastrophe, et se préserver du danger..... *Don Juan mourut subitement le* 10 *mars* 1826, *selon la voix publique d'un poison introduit dans une orange!!!*

En raison de ce que l'on vient de lire, on comprend que la dernière volonté du roi, son testament et ses dispositions pour la succession, furent écrits sous l'influence des libéraux qui, après avoir eu un si grand pouvoir sur lui pendant sa vie, pouvaient bien plus facilement l'exercer ce pouvoir, sur ce même roi moribond. Selon ces dispositions illégales jusqu'à l'arrivée du successeur légitime,

une régence fut instituée; elle fut composée de membres du parti libéral, sous la présidence de l'infante dona Isabella Maria, fille de don Juan: mais, dans cette circonstance, les royalistes ne restèrent pas oisifs; une force armée, commandée par le brave marquis de *Chaves*, et de nombreuses populations proclamèrent *don Miguel roi légitime de Portugal*; en même temps les libéraux et les étrangers, qui haïssaient don Miguel plus que la mort, prétendant que don Pédro était le véritable roi, envoyèrent une députation à Rio Janeiro pour inviter ce prince à prendre possession du trône... Le parti étranger eut le soin d'arranger cette affaire avec le corps diplomatique, et y réussit parfaitement, don Pedro étant ouvertement protégé et appuyé par l'Angleterre : mais empêché, comme empereur du Brésil, il transféra ses droits supposés à dona Maria da Gloria, sa fille, et envoya à Lisbonne le décret nécessaire ainsi qu'une nouvelle constitution fabriquée en peu de jours.

Il y avait donc trois prétendants; quel était le vrai successeur suivant les lois portugaises, et les antiques institutions qui avaient fixé des règles décisives pour toute circonstance où la succession deviendrait douteuse. — Les Cortès de Lamego de l'année 1143 s'expriment assez clairement sur cet important objet, et suivant elles :

« 1° La succession dans la ligne masculine appartient au premier né, ou au plus près parent du défunt souverain. Les femmes dans la même ligne, n'ont droit qu'à défaut d'héritier mâle;

2° Le successeur ne peut être un prince étranger;

3° Il doit n'avoir jamais fait la guerre contre la patrie, ni

commis des hostilités, et en ce cas, bien que ses droits eussent été reconnus, il les perd *ipso facto* ;

4° Celui qui possède la souveraineté du Portugal ne peut l'exercer que dans le royaume même ;

5° Si la succession appartient à une femme, elle ne peut prétendre à la couronne qu'en épousant un seigneur portugais ; en cas contraire, elle perd tous ses droits. »

Examinons les droits de don Pédro et rappelons les articles stipulés quand eut lieu la séparation du Brésil :

« 1° Don Pédro se fit alors Brésilien, et dans des termes bien clairs ; donc il devint étranger pour le Portugal et perdit ainsi tout droit sur ce royaume ;

2° Comme empereur du Brésil, il devait résider toujours dans son empire ; comment donc pouvait-il se conformer à l'article précité, que *le souverain du Portugal ne peut exercer la souveraineté qu'autant qu'il réside dans ce royaume ?*

3° Don Pédro avait déclaré la guerre à son père et à sa première patrie, comme nous l'avons vu lors du soulèvement du Brésil et dans une lettre au roi don Juan, dans laquelle il osait s'exprimer ainsi : *Moi, comme empereur du Brésil, et vous, comme roi de Portugal, nous sommes en guerre ! ! !*

4° Don Pédro, dans la même lettre, disait encore qu'*il ne voulait et ne pouvait plus prétendre en rien sur le Portugal* ;

5° Donc, si don Pédro n'avait, comme nous venons de le voir, aucun droit à la succession au trône du Portugal, comment pouvait-il y instituer une nouvelle constitution

contrairement aux lois fondamentales? comment pouvait-il y nommer un lieutenant? comment pouvait-il transmettre à sa fille, dona Maria da Gloria, des droits qu'il n'avait pas? à cette princesse qui :

I° Comme étrangère (Brésilienne) ainsi que nous l'avons vu, était exclue du trône portugais;

II° Puisqu'un autre héritier mâle existait (don Miguel), n'avait, comme femme, aucun droit à la succession;

III° Eût-elle été l'héritière légitime du trône portugais, ne pouvait y prétendre sans avoir épousé un seigneur portugais; ne l'ayant pas fait, la couronne appartenait au plus proche entre les héritiers, parmi lesquels les mâles avaient la primauté;

IV° Dans le cas où elle (dona Maria) eût épousé un étranger, pouvait encore moins, suivant les lois relatées, avoir droit à la couronne du Portugal, comme chacun pourra bien facilement le comprendre;

V° En cas de mariage avec un prince étranger, le père ni la mère, n'ayant aucun droit au trône, ni même, comme étranger, au titre de prince portugais; *a fortiori*, et comme leurs autres enfants et héritiers, ne pouvait y prétendre tant qu'existait un seul membre, une seule branche de la vieille tige de la maison de Bragance. »

Tout cela est si clair, si évident, qu'il devient pour ainsi dire impossible à quiconque connaît les lois portugaises de n'être pas persuadé. Donc, il ne reste que le troisième prétendant : don Miguel.

1° Puisque don Pédro et sa dynastie sont exclus, par les lois portugaises et brésiliennes, de la succession au trône du Portugal, comme il vient d'être démontré, le

plus proche successeur est don Miguel, second fils de don Juan VI;

2° Don Miguel est né et a été élevé en Portugal à la cour de son père; il n'a contracté aucune obligation avec d'autres états ou nations : donc il est véritablement prince portugais;

3° Il n'a jamais fait alliance ni établi des intelligences avec un gouvernement ennemi; au contraire, sous les bannières nationales, il a toujours combattu pour la conservation des droits du trône et de l'antique monarchie;

4° Hors le temps de son séjour à Vienne, où il était avec la permission, disons-le, sur l'ordre de son père, don Miguel résida toujours en Portugal ou au Brésil; il n'avait aucune obligation qui le contraignît à vivre hors du royaume.

5° Entre les trois prétendants, don Miguel est donc l'unique qui réunisse toutes les conditions établies par les *Cortès de Lamego*, et en conséquence, selon toutes les lois, le seul héritier et successeur légitime de son père au trône de Portugal.

L'évidence de la vérité de tous ces points, leur clarté, ne pouvaient être contestées par personne; mais les ennemis de don Miguel y réussirent avec une admirable habileté diplomatique contre le droit des gens, contre toutes les lois nationales et contre le droit de succession au Portugal expliqué par eux suivant la convenance et la volonté des cabinets étrangers et dans l'intérêt des libéraux.

La nation portugaise et les cours d'Europe se divisèrent à peu près en deux partis. En Portugal, la fac-

tion des étrangers et celle des libéraux, depuis la mort de don Juan, n'en formaient qu'une seule sous le nom de *Pédristes*, de leur chef don Pédro ; l'Angleterre, par des intérêts et des motifs bien connus, en était le soutien. Les royalistes, c'est-à-dire presque toute la nation portugaise, reconnaissaient les droits de don Miguel et s'appelaient *Miguelistes;* les sympathies des cabinets conservateurs étaient pour eux, mais sans grande utilité ; car, d'une part, ces puissances, vu leur éloignement, portaient peu d'intérêt aux affaires du Portugal ; d'autre part, leur politique et des motifs particuliers fort importants pour elles exigeant, en ce qui les concernait, le maintien des rapports d'amitié avec l'Angleterre, elles ne pouvaient rompre avec celle-ci pour se mêler aux débats du Portugal, où le cabinet de Saint-James était si intéressé. Les Miguelistes étaient donc réduits aux seules forces nationales, tandis que les Pédristes avaient à leur aide les trésors, les arsenaux de Londres et du Brésil, et la *propagande révolutionnaire de toute l'Europe.* Une armée anglaise débarqua à Lisbonne et força les Miguelistes à fuir sur le territoire espagnol.

Don Miguel était toujours à Vienne, privé de toute communication avec son pays, ignorant tous ces événements, entouré d'astucieux diplomates, observé par des agents brésiliens, particulièrement par le marquis de *Rezende*, ambassadeur de don Pédro : ce diplomate avait l'ordre exprès de tenter tous les moyens pour contraindre don Miguel à se soumettre à la volonté de l'empereur don Pédro. Enfin les cabinets conservateurs, craignant de nouvelles révolutions en Portugal et convaincus des droits

de don Miguel, en vinrent à combiner avec l'Angleterre un projet qui satisfaisait en même temps et aux prétentions des Pédristes et en apparence aux droits de don Miguel. Le mariage entre ce prince et dona Maria fut arrêté pour réunir les deux intérêts, et en attendant, jusqu'à la majorité de cette princesse, don Miguel devait être lieutenant; il n'aurait eu le titre de roi qu'après le mariage. Dou Miguel ne pouvait ni admettre ni protester contre ce projet, n'ayant aucune connaissance de l'état des choses, seul, sans conseillers ni amis qui l'eussent informé de ses véritables droits, de la disposition évidente des lois et des vœux ardents de la nation portugaise. Il souscrivit au protocole de Vienne, le 20 octobre 1827, mais avec cette clause : « *sous réserve spéciale de tous mes droits à la couronne du Portugal.* » Son altesse le prince Metternich (autorité décisive dans le corps diplomatique) le confirma en écrivant entre autres choses les expressions suivantes, qui méritent d'être remarquées: « J'avoue que j'ai été étonné en voyant la rectitude des principes et la sagesse des intentions que don Miguel m'a manifestées avec une admirable clarté et précision. »

On prétend que don Miguel s'était engagé par serment à épouser la princesse dona Maria da Gloria, et à adopter la constitution de don Pédro! Si ces deux serments avaient eu lieu, ils étaient trop importants pour qu'on n'en eût pas conservé les titres; mais jusqu'à présent on ne connaît nullement l'existence de telles preuves, que les ennemis de don Miguel n'auraient certes pas manqué de publier.

On vient de le voir et chacun le sait, don Miguel n'a-

vait à Vienne *ni la liberté morale de la volonté*, entouré comme il l'était d'espions et d'agents de don Pedro, *ni la connaissance entière des choses et des circonstances.* Or, les premières conditions pour la validité d'un serment sont: qu'il n'ait été employé aucun moyen de violence physique ni de contrainte morale contre la libre volonté de celui qui a juré, et aussi que celui qui doit prêter un serment possède la connaissance de tous les faits, conditions et circonstances ayant rapport à l'engagement que l'on veut confirmer par le jurement; et puisqu'il est notoire qu'à Vienne ni l'une ni l'autre de ces conditions n'a été remplie à l'égard de l'infant, donc, alors même qu'on ne pourrait douter de leur réalité, ces serments seraient nuls.

En outre, si nous admettons le cas *que don Miguel se fût engagé à Vienne*, il l'eût fait dans la persuasion de n'être que régent au nom de don Pédro; mais à peine fut-il démontré et prouvé par les trois états du royaume (le clergé, la noblesse et le peuple), dans la fameuse assemblée du 11 juillet 1828 dont je parlerai en temps et lieu, *que la couronne du Portugal appartenait au prince don Miguel*, il est incontestable que de semblables promesses ou serments, faits en qualité de régent, ne pouvaient le lier et l'obliger étant roi. Il est nécessaire d'ajouter encore que, comme régent, don Miguel se serait cru obligé à obéir anx ordres de don Pedro; mais comment pourrait-on prétendre qne plus tard, comme roi indépendant, il eût à exécnter les ordres de celui qui avait usnrpé ses droits? Comment, à l'égard d'nn imposteur le roi devrait maintenir des promesses qu'il lui aurait faites

comme régent, séduit par d'indignes fourberies au point de se croire un simple sujet.

La prudence, peut-être, eût conseillé à don Miguel d'épouser dona Maria !... Mais dès qu'il connut ses droits à la couronne, le noble prince ne voulut plus devoir à la soumission et à des transactions ce qui lui revenait de droit, selon toutes les lois. Bien plus, la nation s'opposait à une alliance nouvelle avec don Pedro, dont la mémoire, depuis la révolte du Brésil, ne lui était plus agréable; elle répugnait en outre à recevoir, de mains étrangères, un roi qui l'était déjà de droit et par sa volonté à elle. A tous ces obstacles don Miguel voyait se joindre encore, sous le rapport religieux, le fait d'épouser la fille de son propre frère. En conséquence de toutes les raisons puissantes que nous venons d'exposer, le mariage n'eut pas lieu.

Enfin, don Miguel partit de Vienne pour rentrer dans sa patrie comme prince régent, après diverses discussions sur la route à tenir, l'autorisation qu'il avait demandée de passer par l'Espagne lui ayant été refusée, il obtint à force de protestations de faire le voyage sur une frégate de guerre portugaise, par amour national, ne voulant arriver à Lisbonne que sous la bannière de son pays. Après avoir passé par Londres et Paris, il débarqua à Lisbonne le 22 février 1828, et fut instantanément salué roi par toute la population de la capitale, malgré la présence imposante d'une forte garnison anglaise. Cette acclamation, juste et légale, fut bientôt répétée dans tout le royaume et dans les colonies; mais l'illustre prince continua à gouverner comme

lieutenant, et résista à ce vœu de la nation, si spontanément exprimé; il y mit pour ainsi dire de l'obstination jusqu'à ce que, forcé enfin par les instances répétées de toutes les autorités, il résolut, par un décret du 3 mai 1828, de convoquer les anciennes CORTÈS du royaume « *afin* » disait le prince « *qu'elles reconnaissent l'application qui doit être faite sur de graves points de droit et de rétablir la concorde et la tranquillité publique.* »

Il faut remarquer ici qu'à cette époque, un soulèvement contre l'autorité du prince avait eu lieu dans la ville d'Oporto le 16 mai 1828, et se répandant de là dans tout le royaume, les insurgés interceptaient les routes pour empêcher, les armes à la main, la réunion des députés aux Cortès qui, de toutes parts, se rendaient à Lisbonne pour cette réunion; toutefois, aucun des représentants de la nation n'y manqua; incapables de craindre le fer des brigands plus nombreux que jamais, tous, par amour pour la nation et pour don Miguel, comparurent à cette fameuse assemblée. Les personnes les plus notables, les plus distinguées par les titres de noblesse, par l'intelligence, les richesses, la science et les bons sentiments, dans les trois états du royaume, le clergé, la noblesse et le peuple, se trouvèrent réunis et ces Cortès comptèrent deux cent quatre-vingt-quatorze députés, nombre le plus considérable qui se fût jamais vu et en même temps le plus remarquable par le mérite et le talent; cette magnifique assemblée, réunie en vertu des véritables lois fondamentales et à l'unanimité des votes, proclama en ces termes, la royauté de don Miguel: « La couronne appartient au roi notre seigneur, « le seigneur don Miguel, depuis le 10 mars 1826, et en

« conséquence de ce, est réputé et déclaré nul tout ce « que don Pédro, en qualité de roi de Portugal, qualité « qui ne pouvait en aucune manière lui appartenir, a fait « ou décrété, et nommément la charte constitutionnelle « de la monarchie portugaise du 29 avril 1826. »

Le même jour, 11 juillet 1828, en vertu d'une reconnaissance si formelle, si spontanée, le roi don Miguel I[er] jura solennellement en présence des états, de soutenir et conserver les fueros, la liberté, les usages, coutumes et priviléges de la nation portugaise, en conformité avec les lois fondamentales du royaume, fixées dans les Cortès de Lamego de 1143, de Coimbre de 1385, et dans celles de Lisbonne de 1641, 1679 et 1697.

La résistance de don Miguel à accepter le titre de roi avant la décision des Cortès l'honore beaucoup et fait voir qu'il n'ambitionnait pas la couronne, à laquelle l'appelaient les lois et la nation; celle-ci manifesta clairement sa loyauté puisque la révolte d'Oporto, dont nous avons parlé, en dépit de l'influence anglaise bien avérée, fut réprimée en un mois et ses chefs contraints à se réfugier sur des navires anglais ou à pénétrer en Espagne. A cette époque, j'eus le glorieux avantage de faire partie de l'armée royaliste. Don Miguel I[er] occupa enfin le trône de ses pères; il y fut appelé par les lois fondamentales du Portugal et la voix unanime de la nation, représentée par les Cortès.

Les ennemis du roi et de la patrie, dans leur fureur impuissante, ne pouvant employer que des calomnies et de fausses interprétations, par des intrigues évidentes, réussirent tout au plus à empêcher que don Mi-

guel fût reconnu roi par les puissances alliées de l'Angleterre; au reste, cela ne diminuait ni les droits du souverain, ni l'amour que lui portaient ses sujets. Il me semble et tout le monde conviendra avec moi que, en cas de doute sur la succession, les Cortès du Portugal étaient des juges bien plus compétents que les diplomates étrangers, lesquels interprétaient naturellement selon leur intérêt, et non selon la justice, les lois portugaises, dont certainement ils ne pouvaient avoir cette connaissance approfondie, que l'on doit avec toute raison attribuer aux Cortès. Personne donc, à moins d'être étrangement prévenu et obstiné, ne pourra disputer à don Miguel la légitimité de sa succession à la couronne du Portugal; une grande partie même de ses ennemis n'a jamais osé lui livrer combat dans ce camp, mais ils ont eu recours à la calomnie en attaquant les actes de son gouvernement et en le dépeignant sous les plus noires couleurs!

Voyons sur quels fondements ils appuient leurs raisons. Avant d'entrer dans cet examen, j'avoue qu'en Europe, sur beaucoup de points, les opinions ne sont pas conformes à celles des Portugais; mais d'où provient cette dissidence? elle vient sans doute de cette cause, plusieurs fois énoncée déjà dans cet opuscule : « Le Portugal, par » son éloignement et sa situation, et aussi par sa politi- » que antérieure, était exclu de toute communication » avec l'Europe centrale; toutes les nouvelles que les pa- » piers publics et la presse européenne donnaient sur » le Portugal, étaient altérées par l'Angleterre et par les » libéraux portugais; ce qu'ils écrivaient de don Miguel

» et de ses actes, toutes les autres feuilles le répétaient,
» et l'Europe était ainsi couverte d'une nuée de calomnies
» et de mensonges qu'il était bien difficile de pénétrer
» pour apercevoir la lumière lointaine de la vérité....
» Ainsi l'acte le plus innocent de l'illustre prince, mal
» interprété par la calomnie, devenait monstrueux en
» parvenant à la connaissance des pays éloignés : oui, ce
» qui en Portugal n'était que le plus petit insecte était
» annoncé dans l'étranger comme un monstre épouvan-
» table. »

Au reste, même en Portugal, la situation n'était pas bonne pour un souverain; quiconque a lu les pages qui précèdent peut se figurer l'état des affaires en ce pays, où s'était prolongé si long-temps un gouvernement absolu il est vrai, mais des plus faibles; la religion, et en conséquence la morale, étaient, par les menées des libéraux, presque détruites auprès d'une grande partie du peuple; la cupidité des ministres de ce même parti (des libéraux) avait rendu la justice vénale. La prétendue protection anglaise inondait le pays de produits étrangers, et anéantissait les manufactures et le commerce, principales sources de la richesse nationale. C'est ainsi que d'un côté la pauvreté s'emparait de ce beau pays, et que de l'autre disparaissait le frein de la morale et des lois, rompu par les libéraux. Le pays fut bientôt couvert de bandes de malfaiteurs, de conspirateurs, de voleurs, d'oisifs, etc., etc. On doit ajouter encore que depuis la destruction d'un grand nombre de couvents, destruction opérée par les libéraux, ministres de don Juan VI, des milliers d'individus se trouvaient sans pain et sans

asile, état de choses qui avait commencé en 1807, à peu près au moment où don Juan avait quitté le Portugal pour se rendre au Brésil. Enfin, ce malheureux pays, saccagé, corrompu et opprimé, d'abord par les Français, puis par les Anglais, réunis aux libéraux portugais, avait vu la confusion portée au comble par l'inertie de don Juan.

Lecteurs, mettez sous vos yeux ce tableau plein de vérité, considérez qu'à la tête de ce pays se trouve un jeune prince de vingt et peu d'années, complètement privé de toute relation et de toute connaissance des affaires pendant quatre ans qu'il a passés loin du royaume qu'il est appelé à gouverner et restaurer, vous comprendrez alors la situation de don Miguel; si vous aviez vu comment, au milieu de tant de confusion, de tant de désordres, ce noble prince savait se conduire, alors vous avoueriez certainement avec moi qu'au lieu d'être blâmé il mérite les plus grands éloges pour le peu de temps qu'il a gouverné.

Son premier soin fut de renouveler la force morale dans ses états, de la fonder sur les principes de la sainte religion catholique; il rendit à l'église la plénitude de ses droits dont le libéralisme l'avait privée; il fit élever de nouveaux temples là où le besoin s'en faisait sentir; il rendit au clergé tous ses biens et veilla sévèrement à ce que les cérémonies sacrées fussent célébrées avec toute la splendeur convenable. Lui-même, comme le premier entre les Portugais, était le premier en toute occasion à prouver sa dévotion, cherchant à rétablir partout la prédication de l'Evangile, négligée en beaucoup de lieux. Monseigneur Alexandre Giustiniani, alors nonce

en Portugal, et depuis lors promu au cardinalat, ainsi que toutes les personnes attachées à la nonciature, étaient étonnés et édifiés de voir chez un souverain si jeune tant d'attachement au chef visible de l'Eglise, dont il se déclara à tout jamais le fils respectueux et obéissant. Dans toute sa conduite publique et privée, dans les actes de son gouvernement, par ses décrets et par son propre exemple, il chercha à ranimer la pure flamme de la très sainte religion dans le cœur de ceux qui s'étaient laissé séduire par la secte révolutionnaire et impie!!! voulant rétablir ainsi les fondements du véritable salut des peuples et des individus. Oh! si tous les souverains comprenaient l'importance de cette vérité!!!

En même temps qu'il faisait en sorte de rappeler la nation à Dieu, don Miguel ne laissait pas de tourner son attention sur l'instruction publique pour introduire dans le cœur de la jeunesse les germes de la vertu et des sciences, et détruire les funestes doctrines du parti ennemi. Ce point si important, qui mérite tant de surveillance, avait été fort négligé en Portugal; il y avait beaucoup à faire; don Miguel rappela l'ordre religieux des enfants du grand patriarche de Loyola, et leur confia cette tâche si difficile. En dépit de tout ce que l'on a dit de cette illustre compagnie, personne n'oserait nier la considération qu'elle s'est acquise par son système d'éducation. Le bien que don Miguel rendit ainsi à l'humanité dépasse tout le mal que la calomnie voudrait lui attribuer. Le noble prince prouva en cela sa haute sagacité, et plus tard de puissants monarques ont suivi cet exemple, que tous, sans exception, devraient imiter.

Pour ouvrir un asile aux nécessiteux, un moyen d'amendement aux personnes que le vice avait entraîné et un refuge à la vertu poursuivie par les séductions du monde, don Miguel entretint les couvents; certes ces établissements ne sont pas, comme veulent le dire quelques libéraux, une charge ni un capital mort pour un état!! Quiconque aurait connu l'Espagne et le Portugal un peu plus réellement qu'à l'aide d'une simple carte géographique, saurait que chaque couvent ou monastère dans ces contrées nourrissait et soutenait des centaines, que dis-je, des milliers d'individus qui, sans cela (comme on en a malheureusement la preuve aujourd'hui), auraient été presque tous sans aucun moyen de subsistance. Tous les habitants des environs d'un couvent ou monastère recevaient gratis des mains des religieux des vivres, des vêtements, etc., etc.; si on avait parcouru le pays, on aurait vu que, bien que les convents du Portugal fussent situés en grande partie sur des montagnes stériles et pierreuses, les alentours des monastères étaient cultivés avec bien plus de soin que les autres terrains et qu'en offrant l'aspect d'un oasis, d'un paradis dans le désert ils procuraient un refuge au voyageur, un hôpital au malade, l'instruction, l'édification à chacun. Par rapport donc à la religion, à la morale et à la politique intérieure, l'entretien des couvents fait honneur à don Miguel, et prouve qu'il comprenait parfaitement les besoins de sa nation: c'est ainsi qu'il dirigeait avec une douce bienveillance, par la religion et l'instruction publique, le cœur de ses sujets. Il favorisait noblement aussi l'université et les académies. Mais il y avait encore des gens pervers, près desquels ces

moyens moraux restaient sans effet; contre eux, il était nécessaire d'armer le bras de la justice : on peut conclure des désordres et des soulèvements continuels qui travaillaient le pays, qu'il était nécessaire d'agir avec énergie pour mettre un frein aux passions et à la corruption. Une justice impartiale et infatigable pouvait seule imposer aux méchants, accoutumés à se voir poursuivis avec trop peu de vigueur, comme on peut en juger par la lettre déjà citée du prince Metternich. Il y avait des lois suffisantes pour le Portugal; mais la félicité d'un peuple ne consiste pas dans une éminente perfection des lois, mais bien dans l'exactitude avec laquelle elles sont observées, ce qui n'aura jamais lieu si le gouvernement manque de vigueur pour les mettre à exécution. Cette vérité, don Miguel l'avait comprise aussi, et si la bonté de son cœur ne fut pas toujours d'accord avec elle, les circonstances seules l'y forcèrent, d'autant plus qu'au commencement de son règne, où l'autorité des lois n'était pas encore fortement constituée, où l'ancien désordre se maintenait encore, il fut, je le répète, forcé d'agir avec toute l'énergie de son âge et de son caractère ferme, afin de montrer aux ennemis du trône et de la tranquillité publique que les rênes étaient tenues par une main assez forte pour punir quiconque le mériterait. Don Miguel se rendait souvent, et à l'improviste, aux séances des tribunaux; là il écoutait les plaidoyers, les sentences des juges et surveillait le droit de chacun. Si quelquefois, dans le principe, il se montra sévère peut-être, la nécessité l'y forçait, parce qu'à cette époque le Portugal était tellement déchiré par les partis, travaillé par les ennemis du trône

tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, que l'on éludait souvent la loi.

Pourrait-on blamer don Miguel d'avoir introduit l'ordre et de ce que, pour faire respecter les lois, il a commencé par les faire craindre? Naturellement, celui qui ne résidait pas alors en Portugal, qui n'avait nulle connaissance de l'état des choses que je viens d'énoncer, aura facilement prêté l'oreille aux calomnies répandues par les libéraux et par leurs adeptes contre les actes du roi don Miguel. On oublie cette leçon, enseignée par l'histoire de tous les temps et de tous les pays : « que les trônes qui, à la suite d'une longue anarchie, de gouvernements débiles et de désordres internes, ont été réduits à un état de ruine, ne peuvent être rétablis dans la prospérité et la grandeur qu'à l'aide d'une vigueur insolite et d'une force indépendante et absolue; » mais les ennemis de don Miguel ne cherchaient pas à comprendre cela, ils ne songaient qu'à le perdre, et en conséquence ils disaient « que don Miguel était un tyran; qu'il avait rempli de sang les places publiques de Lisbonne et d'Oporto. » En parlant de don Pédro et de dona Maria, au contraire, ils leur attribuaient *d'avoir pardonné aux vaincus, dont le sort était entre leurs mains.* Mais ces journalistes révolutionnaires oubliaient que, durant les six années du règne de don Miguel (de 1828 à la fin de 1834), il ne fut exécuté que cinquante criminels, dont le procès avait été légalement instruit et qui avaient été convaincus; dans ce nombre étaient compris les douze étudiants de l'université de Coïmbre, pour avoir barbarement assailli, en avril 1828, près de Coudeira, plusieurs per-

sonnes qui se rendaient à Lisbonne, pour avoir impitoyablement assassiné deux de leurs professeurs, en avoir blessé grièvement cinq, dont deux étaient dignitaires du chapitre de Coimbre, enfin, d'avoir dépouillé les autres, au nombre de vingt environ. Les assassins étaient des salariés de la secte révolutionnaire, et déguisant, à l'occasion de ce supplice bien mérité, l'intrépidité obstinée qui se voit quelquefois chez les scélérats incorrigibles, les libéraux firent regarder ces misérables comme des martyrs de leur cause, et la juste exécution de ces voleurs-assassins fut présentée à l'Europe entière, par les ennemis de don Miguel, comme une cruauté commise seulement pour punir les opinions politiques des inculpés : ainsi le libéralisme entendait bien changer les brigands, les assassins de grands chemins en héros vaillants, en victimes innocentes de la liberté ! Les feuilles étrangères s'empressèrent aussi de le répéter et de citer un fait de la justice criminelle comme ayant été un *auto da fé politique.* L'un de ces douze assassins, nommé Azevedo, s'était réfugié en Angleterre pour se soustraire au supplice mérité, et aujourd'hui il est conseiller d'état du gouvernement intrns qui ruine le Portugal.

Don Miguel Ier ne fut jamais despote ; les souverains portugais, quand ils sont légitimes et qu'ils gouvernent selon les lois fondamentales, ne confirment jamais les sentences de mort ; les coupables sont jugés par les tribunaux respectifs et le souverain ne peut faire autre chose que de leur accorder leur recours en grâce quand il ne se trouve pas d'obstacle insurmontable.

Mais comment excuser les assassinats barbarement et

arbitrairement commis par don Pédro et dona Maria? Il n'est pas jusqu'au plus petit village dans ces malheureuses contrées où le poignard révolutionnaire n'ait fait des victimes!!! Des familles entières ont été cruellement sacrifiées; on a assassiné jusque dans les hôtels de préfectures et sous les yeux des préfets!!! Les feuilles publiques ont relaté des listes assez longues des malheureux immolés par la fureur révolutionnaire!!!

La réflexion suivante pourra nous faire comprendre de quel côté sont la raison et la justice :

« Les personnes suppliciées sous le gouvernement de don Miguel furent toutes mises en cause et convaincues par les tribunaux compétents; au contraire don Pédro faisait bien souvent assassiner ses victimes sans qu'elles en sussent le motif ou connussent le délit pour lequel on leur ôtait la vie. Don Miguel menaça sévèrement pour pardonner ensuite à un grand nombre de personnes qui, plus tard, pour s'en reconnaître, l'ont indignement trahi. Don Pédro promettait pardon et amnistie, et assassinait ensuite les malheureux qui, se confiant en la promesse impériale, se croyaient en sûreté et ne pensaient ni à se disculper, ni à se soustraire en aucune manière à sa vengeance. »

Nous voyons par là que don Miguel fut sur le trône beaucoup plus noble, juste et généreux, et que là où les révolutionnaires croyaient trouver des raisons fondées pour leurs calomnies contre le noble prince, nous trouvons au contraire des arguments, des raisons *contra producentem*.

Le véritable motif de la haine des étrangers contre don

Miguel, et peut-être la cause directe de sa chute, se trouve dans son intention bien connue de rappeler le temps de la grandeur de sa patrie, en ranimant le commerce et les manufactures nationales. Pour parvenir à ce noble but il exclut, au moins indirectement, les marchandises étrangères du marché portugais, employa tous les moyens pour faire fleurir l'industrie nationale et le commerce, conservant ainsi à la nation les sommes immenses qui chaque année en étaient détournées par l'étranger. Il limita les prérogatives des marchands anglais qui, sous le régime des libéraux, s'étaient emparés du commerce. Naturellement les étrangers ne pouvaient être contents d'un gouvernement qui les privait d'avantages obtenus ou usurpés; aussi cherchèrent-ils tous les moyens de le changer pour, à sa place, en mettre un qui dépendît davantage d'eux et qui fût plus dévoué à leurs intérêts.

Si les Anglais ne peuvent être blâmés de songer à eux, don Miguel doit l'être bien moins encore d'avoir cherché la prospérité de son royaume et à le protéger contre l'avidité des étrangers.

Pour donner le premier l'exemple, don Miguel n'employait que des productions du pays; il engageait tous les grands du royaume et les personnes de sa cour à encourager la nation, par un moyen si patriotique; il répétait souvent à ses favoris : « Voyez que ce drap est beau, il est de nos fabriques, et tout bon Portugais ne devrait pas en employer d'autre. » Une fois ayant invité à une partie de chasse un de ses chambellans qui portait encore des draps anglais, il le conduisit au milieu des

bois où les épines déchirèrent ses vêtements et lui dit alors : « Regardez, mes habits sont encore intacts, et les vôtres, bien qu'anglais, sont déchirés ; il vaut donc mieux se vêtir comme je le fais. »

L'industrie nationale, ainsi protégée, se ranimait et se perfectionnait rapidement ; les fabriques de soieries surtout travaillaient parfaitement, si bien que don Miguel, à l'époque de la fête de ses sœurs, avait coutume de leur faire présent de quelques-unes de ces étoffes, en faisant remarquer *qu'elles étaient de fabriques nationales.* En ce qui concerne les fabriques de papier, il donna ordre à ses ministres que tous les employés militaires, civils, etc. eûssent à se servir de papier du pays. Les fabriques de cristal ne travaillaient pas d'une manière moins satisfaisante ; en un mot, pendant le peu de durée du gouvernement légitime de don Miguel, dont deux années furent consumées par la guerre civile, les fabriques, les manufactures en tout genre, prospérèrent avec une grande activité.

Don Pédro était d'un avis tout opposé, car non-seulement il ne protégeait pas les fabriques nationales et n'y apportait aucun soin, mais au contraire il les détruisait et accordait à des étrangers toute la préférence, principalement aux Anglais, en reconnaissance du secours qu'ils lui avaient prêté pendant la guerre civile. Ce fut donc avec la substance, avec le sang de son propre royaume, que don Pédro obtint la couronne à l'aide des étrangers ! ! Ce parallèle suffirait à lui seul pour indiquer à l'univers ce que tout bon Portugais peut penser et croire des deux frères ! ! !

En même temps que d'une part, avec le secours de la sainte religion et de l'instruction publique, don Miguel améliorait l'esprit de ses sujets; que d'antre part, en encourageant le commerce, les manufactures, les arts, etc., il relevait la richesse du pays; et enfin, que par l'exercice d'une justice impartiale, il maintenait l'ordre et la tranquillité publique, l'illustre monarque n'oubliait pas l'armée, soutien du trône contre les manèges des libéraux mécontents protégés par l'étranger; il apporta le plus grand soin à la mettre sur un pied imposant. Pendant les dernières années du règne de don Juan elle avait été entièrement négligée, elle manquait de tout et l'esprit de parti dominait dans les régiments spécialement destinés à défendre les droits du trône. Sous don Miguel elle reprit bien vite un tout autre aspect ; le nombre des troupes régulières fut porté à soixante mille hommes et en outre une réserve, un bon système de recrutement furent établis; l'armement, l'équipement et toute l'administration militaire furent portés à leur perfection ; la discipline militaire, l'habileté du simple soldat et des grands corps de troupes dans les manœuvres et la tactique pour toutes les armes était arrivée, en un si court espace de temps, à un point qui n'avait peut-être pas été atteint, même dans l'ancien temps sous le général de la Lippe. Tout militaire éprouvait un charme extraordinaire à voir manœuvrer et défiler ces troupes dans une revue ; tous les étrangers qui, se rappelant ce qu'était auparavant l'armée portugaise, l'ont vue sous don Miguel, ont été surpris de ce qu'en aussi peu de temps on avait pu effectuer de si heureux changements. Le matériel militaire fut remis en par-

fait état ; les forteresses et les ports fortifiés furent réparés de manière à pouvoir soutenir un siège régulier. Il fallait l'activité de don Miguel pour obtenir de tels résultats : il visitait souvent les casernes et prenait soin lui-même du simple soldat ; il goûtait à la nourriture, et quand les mets n'étaient pas bons il les faisait changer à ses frais. Il fréquentait les hôpitaux et ne dédaigna pas bien souvent de rendre de ses mains royales les plus vils services aux guerriers qui combattaient pour lui. Sur le champ de bataille, le roi partagea toujours les fatigues du soldat sans jamais se permettre la plus légère commodité, afin de donner l'exemple à tous. Tout son bagage, dans ces occasions, était porté par une mule que distinguait un simple caparaçon rouge aux armoiries royales. Quant à la valeur personnelle, don Miguel n'en montra que trop en toute circonstance ; bien souvent, et en usant pour ainsi dire de violence, ses généraux furent obligés de l'empêcher de s'exposer. Il agissait avec les chefs comme avec le soldat ; prodigue envers tous d'attentions et de générosité. Certes, si le temps le lui avait permis, on n'aurait pas vu consommer tant d'infâmes trahisons par ceux-là même qui, comblés de ses faveurs, plus encore que les autres, ont voulu cependant imiter le traître Judas ! !

Don Miguel opéra toutes ces améliorations en moins de quatre ans ; car, et tout le monde peut le comprendre, les deux années de guerre ne lui permirent pas de se livrer aux travaux de la paix ; et, si ses plans si bien formés, n'ont pas tous réussi, la faute n'en est pas à lui. Le prince ne pouvait que semer, le temps seul devait mûrir

le fruit; mais la Providence divine en avait jugé autrement! Toutefois don Miguel a montré, et nous l'avons reconnu, que, quoique jeune et entouré des plus grands obstacles, il savait gouverner un royaume.... Que ses ennemis disent ce qu'ils voudront; je n'ai pas cherché à faire des phrases, je n'ai pas avancé des sophismes, je n'ai fait que mentionner des faits vrais, aucune des personnes présentes alors en Portugal ne pourra les nier. « La religion et son église furent rétablies, l'instruction publique perfectionnée, la justice et l'ordre public maintenus, les intérêts matériels de la nation protégés contre les étrangers, et l'armée mise en état de se faire craindre et respecter. »

Que pouvait prétendre de plus don Miguel en un si court espace de temps? il avait exécuté tout ce que le Portugal pouvait désirer d'un gouvernement fort et vigoureux, basé sur les loix fondamentales; mais ici-bas est-il possible de contenter tout le monde? Quelques Portugais avaient été déçus dans leurs prétentions; l'impartiale justice déplaisait à un grand nombre; d'autres étaient mécontents pour le seul motif qu'ils n'étaient pas préférés; en somme il était de toute impossibilité de satisfaire aux vœux, aux désirs des quatre millions d'habitants de la mère patrie, formant pour ainsi dire tout autant d'intérêts particuliers. Mais où trouver un royaume qui ne nourrisse pas des mécontents et des ingrats? Ajoutons encore à ce nombre les libéraux et les créatures des gouvernements étrangers, et nous comprendrons, qu'en dépit des excellentes qualités de don Miguel, il se soit formé bientôt contre lui un parti qui, par sa faiblesse, son petit nom-

bre, n'aurait jamais pu réussir contre toute la nation fidèlement attachée au roi légitime, s'il n'avait eu pour lui, avec l'or et le fer, la coopération de certaines puissances étrangères. En un mot, don Miguel a eu à lutter contre la propagande révolutionnaire de toute l'Europe!!!

Mais en voyant l'énergie de ce prince, la droiture de ses intentions, la force de son gouvernement et l'amour ardent que lui portait la nation portugaise, quelques-unes des puissances commençaient à reconnaître la légitimité de ses droits à la succession de ce royaume; l'Angleterre même était sur le point de se rallier par des liens d'amitié, quand quatre événements funestes vinrent décider du sort du Portugal et de son glorieux monarque. Le premier fut le changement du ministère anglais, changement qui plaçait les whigs au timon des affaires de la Grande-Bretagne; tout le monde connaît les opinions de ce parti et ses intentions à l'égard des autres nations, et principalement à l'égard des souverains conservateurs. Ce parti démocratique voyant donc que don Miguel ne sacrifierait jamais l'intérêt du Portugal à leurs exigeances, résolut sa chute; nous verrons ensuite par quels moyens il y parvint.

Le second malheur du Portugal fut la révolution de juillet 1830 en France, événement qui donnait une puissance extraordinaire au parti révolutionnaire en Europe. Le nouveau gouvernement chercha des sympathies à l'extérieur et fit en sorte d'introduire les principes révolutionnaires partout où il lui fut possible de le tenter : la première victime dut être le Portugal, parce que ce pays

éloigné, ne pouvait attendre des secours de l'Europe, et qu'une fois la base du royalisme sapée dans ces contrées, il semblait plus facile de réussir aussi dans les pays voisins... Le temps a prouvé la justesse de ces calculs; la chute du Portugal a entraîné nécessairement avec elle d'un côté celle de l'Espagne, de l'autre celle de la Belgique, si bien qu'aujourd'hui le libéralisme règne dans toute la moitié occidentale de l'Europe; tandis que si le Portugal avait été mieux secouru en temps opportun par les puissances qui sympathisaient avec lui, il aurait été bien facile de le resserrer, le libéralisme, de l'étouffer même dans l'intérieur de la France... Dieu l'a voulu ainsi, lui seul connaît ses desseins.

Pour avoir le prétexte d'une invasion, le gouvernement de France demanda satisfaction de l'arrestation d'un Français nommé Bonnoms, domicilié en Portugal, où il fréquentait les écoles de l'université de Coimbre et y avait été accusé de sacrilége. Le gouvernement de don Miguel ne crut pas que l'honneur national et la justice permissent de céder à cette demande; la France, sans plus tarder, envoya une flotte contre le Portugal, dans le but d'y fomenter la révolution. La flotte pénétra dans le port de Lisbonne le 11 juillet 1831, et s'empara de plusieurs navires portugais; mais la révolution, qui se croyait si assurée de la victoire, n'éclata pas; au contraire, toute la population prit une attitude belliqueuse en faveur du souverain qu'elle idolâtrait. Je me trouvais alors en congé à Lisbonne, je pris part avec joie à cette nouvelle gloire et je remarquai que plusieurs officiers français, qui avaient obtenu la permission de débarquer, furent sur-

pris au dernier point d'un tel enthousiasme ; je les vis même répondre aux nombreuses acclamations que, de toutes parts, la foule immense faisait éclater en faveur de mon prince adoré. Cette flotte retourna en France sans avoir pu planter l'étendard de la révolution, en dépit des prévisions. L'amiral français, dans son rapport à son gouvernement, disait *qu'il lui avait été impossible de mettre à exécution les plans qui lui avaient été prescrits, la nation portugaise étant trop dévouée à don Miguel...* Cette fois, la propagande révolutionnaire s'était trompée grossièrement; aussi s'unit-elle avec les whigs d'Angleterre pour ruiner le Portugal, et mettre à profit le troisième événement, je veux dire l'expulsion de don Pédro du Brésil.

Ce prince, par les cruautés les plus arbitraires, que la presse publia dans le Brésil, mais dont les feuilles libérales, et surtout celles d'Angleterre, se gardèrent bien de parler, avait poussé les Brésiliens au désespoir le plus extrême. Ce que j'ai dit au commencement de cet opuscule, au sujet du caractère de don Pédro, se vérifiait entièrement; qu'il suffise de savoir que les traitements barbares qu'il exerçait envers son angélique épouse, l'archiduchesse Léopoldine d'Autriche, furent cause de la mort prématurée de cette incomparable et belle princesse, que l'on peut considérer comme ayant été véritablement martyr... Les feuilles libérales même disaient que bien souvent on la voyait se promener seule en voiture les yeux remplis de larmes; mais enfin la mort, premier et unique bienfait que lui ait rendu son tyran, vint la délivrer de ses brutalités!!

Je le demande, que pouvaient attendre les simples sujets d'un prince qui maltraitait ainsi sa tendre et innocente compagne, dont il était adoré, et qui, fille d'une des tiges les plus élevées et les plus remarquables des souverains de l'Europe, souffrait avec un courage invincible, ne confiant qu'à Dieu seul ses douleurs, ses chagrins cuisants?

Mais les Brésiliens prirent bien vite un parti, et une révolution générale força le tyran séducteur à abandonner l'empire qu'il avait fondé et usurpé par une trahison avérée envers son père et sa patrie.... On peut affirmer que don Pédro aurait été mis en pièces par la fureur des Brésiliens, s'il ne s'était réfugié sur le navire anglais Waspirte, alors à l'ancre à Rio Janeiro, le 8 avril 1831.

La France et l'Angleterre reçurent le parricide à bras ouverts, l'aidèrent à s'emparer de l'île Terceira et lui fournirent les moyens de réunir un corps d'armée de douze mille hommes, composé de tout ce que l'Europe avait de plus pervers et de sacrilége; en outre, à l'aide d'un emprunt fait à l'Angleterre, il arma une flotte considérable; il put y joindre encore le reste de ses dépravés partisans du Brésil. Se croyant assez fort, don Pédro s'approcha des côtes de sa patrie, par lui trahie une seconde fois; puis il débarqua, le 8 juillet 1832, sur la plage de Mindollo, après avoir tenté en vain de se rendre maître de l'île de Madère, qui ne suivit pas l'exemple de Terceira, car le courageux capitaine-général comte de Madeire, qui la commandait, résista héroïquement pendant près de deux mois, et méprisa en bon Portugais les promesses incessantes puis les menaces que don Pédro

lui faisait pour l'amener à se rendre. Le brave comte n'abandonna l'île que lorsque don Miguel, son roi et le mien, en conséquence de l'infâme convention d'Evora-Monte, se fut embarqué pour l'Italie; mais l'illustre général ne cessa pas encore de combattre pour la bonne cause : il se rendit aussitôt en Espagne auprès de don Carlos V, où l'exécrable trahison de Marotto vint terminer sa brillante carrière et le repoussa en France, où il est mort. Le parti royaliste a perdu en lui une de ses plus fortes colonnes.

En débarquant, don Pédro amena avec lui la guerre civile en Portugal, présent funeste! La nation fit les plus grands sacrifices pour soutenir sur le trône son roi légitime. Des dons volontaires remplirent les caisses du gouvernement, pendant qu'une armée, forte de 60,000 hommes de ligne, divisée en cinq corps, défendait le pays et le trône. Dans ce chiffre ne sont pas compris plus de quarante bataillons de volontaires royalistes, qui donnèrent les preuves les moins équivoques d'une rare valeur, d'une grande fidélité, ainsi que les corps de Guerrillas, répandus dans tout le royaume.

La disposition des troupes royalistes, les fortifications de Lisbonne et le long de la côte, dont le roi don Miguel lui-même avait dressé les plans, ne laissaient rien à désirer; mais ne connaissant pas d'une manière certaine le point du débarquement, l'armée fidèle était trop dispersée pour opposer au premier moment une force imposante à don Pédro; celui-ci n'avait que 7,500 bandits de toutes les nations lorsqu'il parvint à débarquer près d'Oporto, dont il s'empara après un combat des plus

acharnés contre la petite garnison qui défendait cette ville.

Au premier avis de cet événement, deux corps de royalistes, sous le commandement du général vicomte de Sainte-Marthe, se réunirent à marches forcées. Don Pédro ayant eu la témérité de sortir d'Oporto avec douze mille hommes, fut complètement défait par les royalistes dans la première bataille de Vallongo; les retranchements d'Oporto purent seuls sauver les constitutionnels de la fureur des troupes fidèles. Dès-lors don Pédro fut bloqué dans cette ville, et ce blocus fut bientôt converti en un siége régulier. Divers combats eurent lieu entre de petits détachements, et partout les braves de don Miguel remportèrent l'avantage; enfin, don Miguel en personne prit le commandement de l'armée du nord; une nouvelle vigueur anima ses soldats qui, dans une action habilement dirigée par le brave général Povoas, s'emparèrent à la baïonette de Villa-Nuova da Gaia et des hauteurs voisines, qui dominaient l'embouchure du Douro. Don Pédro était déjà réduit à l'extrémité bien que, ouvertement et contre toutes les lois, on fit pour lui des enrôlements en Angleterre, en France et en Belgique, et que des renforts continuels de soldats aguerris vinssent augmenter son armée au point qu'il compta bientôt 20,000 hommes conduits par les meilleurs généraux étrangers. Grâces aux whigs, don Pédro avait de l'argent en abondance, ce qui explique facilement comment il entraînait tant d'aventuriers sous ses ignominieuses bannières.

Don Miguel n'avait d'autre appui que sa propre nation et les sympathies de don Ferdinand VII, roi d'Es-

pagne; mais par suite des menaces de l'Angleterre et de la France, ce roi n'osait prouver par des faits les désirs de son cœur. Nonobstant, don Miguel était sans comparaison, par sa valeur et le dévouement de ses troupes, bien supérieur à don Pédro; et malgré les séductions, les sommes immenses répandues par les agents de la propagande révolutionnaire, tout le pays restait tranquille et fidèlement attaché au roi légitime. Déjà don Pédro était sur le point de se voir chassé d'Oporto, et ses protecteurs frémissaient croyant leurs projets infernaux déjoués, alors qu'une maladie violente vint surprendre Ferdinand VII et changer la face des affaires. Une trame obscure procura à Marie Christine la régence d'Espagne, et celle-ci, ennemie des royalistes, déclara à l'Angleterre qu'elle ne se croirait point en sûreté tant que le royalisme d'Espagne trouverait un appui en Portugal.

Il est vrai que, dans le principe, Marie Christine observa une étroite neutralité, et parut même s'intéresser à la reconnaissance de don Miguel auprès de quelques puissances; le ministre Zea Bermudes exposa dans une très belle notte : « *Les droits de don Miguel au trône de Portugal et les vives sympathies de la nation pour cet illustre souverain*, ajoutant encore : « L'Angleterre pour» rait-elle rester sourde à la voix unanime des Portu» gais, devant les souffrances et les malheurs d'une na» tion si noble, qui n'a fait qu'user de son propre droit » en proclamant son roi légitime selon les lois fonda» mentales? » Il faisait observer aussi « que don Pédro » était un imposteur dont les agents avaient trompé le » ministère anglais en le flattant, que, à l'apparition de

» don Pédro, la nation portugaise en masse se presserait » sous ses bannières, tandis qu'au contraire, au bout » de quatre mois, l'ex-empereur se trouvait cerné dans » Oporto, sans qu'un seul Portugais eût abandonné don » Mignel. »

Mais en dépit de démonstrations si formelles, les whigs et certaines personnes en France avaient résolu la chute du roi don Mignel; pour y parvenir, elles mirent en œuvre tous les moyens en leur pouvoir, et surtout l'or, sans se compromettre publiquement aux yeux des cabinets conservateurs de l'Europe, spectateurs immobiles et muets du renversement de la dernière colonne du royalisme. Le rusé diplomate sir Strafford Canning arriva à Madrid en janvier 1833, et ses menées paralysèrent les bonnes intentions de sa MAJESTE CATHOLIQUE envers le roi très-fidèle.

Les enrôlements continuels en Angleterre, en France et en Belgique, augmentèrent de jour en jour l'armée de don Pédro, et alors commença le second acte de la grande tragédie.

Villa Flor s'étant embarqué à Oporto avec 1,400 bandits pédristes, vint descendre le 24 juin 1833 sur la plage de Cacella, dans la province des Algarves, peuples fort attachés à la cause royaliste; il surprit ensuite la capitale même, Lisbonne!!! Mais comment put-il réussir? Le plan, concerté depuis longtemps, fut favorisé par le peu de résistance du général vicomte de Mollellos, gouverneur de cette province, par sa lâche retraite dans la province de l'Alentejo, où le joignit un renfort d'environ 6,000 hommes commandés par le général de brigade

Taborda ; Mollellos, contre la décision d'un conseil militaire, laissa impunément traverser la province par Villa Flor et ses bandits anglais, polonais, italiens et belges !!! Les soldats royalistes, voyant la trahison, mnrmurèrent hautement, et Mollellos ; craignant d'être massacré, abandonna sa division. Mais la première cause réelle de cette trahison fut l'ouvrage de deux infâmes : le général *Taborda* et le lieutenant-colonel *Palmeirim*, qui, oubliant tout ce qu'ils devaient à l'extrême clémence, à la munificence royale de don Miguel, passèrent de leur propre monvement sous les bannières des rebelles ; ils avaient feint jusqu'alors d'être de vrais légitimistes ; après avoir consommé leur lâche trahison, ils avouèrent eux-mêmes; bien plus, ils publièrent dans les journaux pédristes, que dès le siége d'Oporto ils avaient rendu de grands services à la révolution.

Ce fut aussi la trahison qni, le 4 juillet de la même année, près le cap St-Vincent, livra la belle flotte de don Miguel à l'anglais Napier, sans autre difficnlté que la résistance opiniâtre du senl vaisseau *la Regina*, commandé par le brave capitaine, le vrai Portugais Barreiros ; ce héros, après avoir fait éprouver sa valeur aux ennemis et aux traîtres, devint victime de la fureur révolutionnaire, son corps fut hâché en morceanx ! ! ! Le commandant anglais demanda à Londres 13,000 livres sterling ; ayant obtenu cette somme, il l'employa à acheter la flotte royaliste. Un acte aussi infâme le couvre d'une tâche ignominieuse qui ne s'effacera jamais !!! A cette occasion, l'agent chargé de négocier l'emprunt engagea un capitaliste anglais à y contribuer pour deux mille livres sterling, contre

lesquelles, eut-on soin d'ajouter, il en recevrait dix mille après l'opération !!! Le prêteur voulait savoir le but de cet emprunt ; on refusa d'abord de satisfaire à sa demande ; mais, enfin, on le lui avoua, sous la condition de garder le secret jusqu'après l'événement. En voyant l'iniquité d'un tel projet, cet honorable Anglais répondit aussitôt : « Que jamais il n'entrerait dans une société dont le mobile serait une trahison ; les partis ne devant se mesurer qu'à l'aide de leurs propres forces et jamais en employant des moyens infâmes. »

Par la plus lâche trahison, Lisbonne fut abandonnée le 24 juillet 1833, la fidèle garnison de plus de 7,000 hommes ayant été trompée par de faux rapports !!! Mais pouvait-on attendre mieux du général vicomte de Pezo da Regoa, qui déjà, lors de la révolution d'Oporto, le 24 août 1820, fut compté parmi les pères de la patrie, conjointement avec le célèbre religieux bénédictin, Père François de St.-Louis, aujourd'hui élu patriarche de Lisbonne, par le gouvernement intrus de dona Maria da Gloria !!! Regoa commandait la division militaire à Lisbonne et dans toute la province d'Estramadoure, sans laisser paraître Villa Flor, sans attendre au moins son approche, il fit précipitamment évacuer la capitale, livrant aux rebelles le trésor public et le trésor royal pleins d'argent et la ville amplement pourvue de vivres, de munitions, etc. La troupe reconnut bientôt la trahison, elle cria hautement contre le général et voulut rentrer à Lisbonne, mais lui, sourd aux justes réclamations de ses braves soldats, répondit qu'il fallait aller rejoindre don Miguel, *qu'il n'obéissait en cela qu'aux seuls commandements du roi....*

Quand l'infâme se présenta devant le prince, le monarque le fit-il fusiller à l'instant comme il le méritait? Non, il se contenta de le mépriser et de le démettre de ses charges.... Et c'est là un prince cruel? Plût au ciel que dans le temps il eût exercé une justice sévère et qu'il n'eût pas composé avec la bonté de son cœur, il n'eût jamais été forcé d'abandonner la couronne et d'aller gémir dans un douloureux exil!

Ce même Pezo de Regoa, au siége d'Oporto, avait été cause de grands désastres dans l'armée royaliste.... Le 29 septembre 1832 il fit avancer sur cette ville, déjà occupée par les forces royalistes, le nouveau régiment de Lisbonne, vêtu comme les troupes de don Pédro; profitant du temps nébuleux, il eut l'infâme adresse de faire croire aux troupes du roi, maîtresses de la ville, qu'elles étaient coupées par l'ennemi, et d'occasioner ainsi un massacre entre ces mêmes troupes, massacre qui jeta sur le champ de bataille plus de deux cents morts!! Et pourquoi, après avoir reconnu l'erreur (trahison évidente), ordonner la retraite et ne pas seconder la valeur et le désir des troupes qui voulaient reprendre la ville d'Oporto, déjà de fait abandonnée par les pédristes, qui pensaient à se réfugier sur les vaisseaux anglais, ou à se cacher pour échapper à la première impétuosité du soldat; comme le fit un capitaine pédriste, qui m'avoua ingénuement à moi-même s'être dépouillé de tout ce qui pouvait le faire reconnaître pour militaire, et s'être caché dans un magasin de vins. Le même capitaine assurait que si les troupes royalistes eussent marché sur Oporto pendant les cinq jours qui suivirent le 29 septembre 1832,

il n'eut pas été possible à don Pédro de faire la moindre résistance, puisque les libéraux manquaient de tout ; mais bientôt ils reçurent des renforts, des vivres, des munitions, etc.

Je pourrais citer bien d'autres faits de Pezo de Regoa, mais il est mort ! ! ! Que Dieu lui pardonne.

Trouvant donc le chemin libre, après la légère résistance que put faire le peu de troupes royalistes évidemment sacrifiées par Pezo da Regoa, près la ville d'Alunda, où le fidèle et brave général Felles Jordao fut barbarement massacré et coupé en morceaux, Villa Flor, sans tirer un seul coup de fusil et de la manière la plus vile, se rendit maître de Lisbonne le 25 juillet 1833 ! ! ! Ce coup de main força l'armée royaliste à lever le siège d'Oporto dont elle était de nouveau sur le point de s'emparer, et de se rendre à marches forcées sur Lisbonne pour reprendre cette ville ; mais sans le secours d'une flotte la chose était presqu'impossible ! ! C'est ainsi que les deux premières places du royaume tombèrent entre les mains des révolutionnaires, pendant que tout le Portugal restait fidèle à don Miguel. Dans toutes les rencontres, les troupes royalistes remportèrent la victoire sur celles de don Pédro, composées presque en entier d'Anglais, de Français, d'Italiens, de Belges et de Polonais, circonstance qui démontre bien clairement combien il était impossible aux révolutionnaires de trouver des sympathies en Portugal. Au contraire, la haine des Portugais contre don Pédro augmentait ; il violait par des édits sacriléges notre sainte religion, il porta la scélératesse et la folie au point de faire arrêter Monseigneur Curoli, pro-nonce de

sa Sainteté, aujourd'hui évêque de Rieti. Pour blesser de toutes manières les Portugais, il foula aux pieds les droits des grands du royaume, même de ceux qui étaient auprès de lui, pendant que son général Villa Flor, ouvrant les prisons partout sur son passage, armait les détenus et publiait que les Portugais s'enrôlaient en foule sous ses bannières; enfin, pour comprimer l'esprit royaliste à Lisbonne et sur les points peu nombreux dont il était maître, il menaça de cinquante coups de bâton quiconque serait soupçonné d'être miguéliste!!! Etait-ce là des moyens *humains* et *constitutionnels* de gagner les sympathies du royaume.

Le quartier général de don Miguel était à Santarem, position assez forte et avantageuse, d'où il dirigeait ses expéditions sur tous les points du royaume. Les royalistes n'éprouvaient d'autre difficulté que celle des communications à cause du mauvais état des chemins, ruinés par les pluies; les troupes étant trop divisées et éloignées de leurs corps détachés, tandis que les révolutionnaires avaient l'avantage de transporter en peu de temps des secours le long de la côte et partout à l'aide de leurs vaisseaux.

Mais en dépit de tous les efforts de don Pédro et de ses alliés, les libéraux avaient fait bien peu de progrès, ils craignaient même de voir bientôt Lisbonne et Oporto retomber entre les mains des miguélistes. Déjà le conseil des ministres à Paris (1er avril 1833), prévoyant l'issue et le retour de l'expédition de don Pédro en France avait, sur l'avis du conseil de santé, établi un lazareth où au-

raient été reçus les débris des vaincus, échappés d'Oporto avec don Pédro!!!

Dans cette extrémité, la propagande révolutionnaire résolut de tenter un dernier effort en faisant répandre encore quelques millions dans l'armée royaliste pour l'attirer d'une manière si infâme à don Pédro. Cette dernière ressource eut l'effet désiré et commença le troisième acte de ce drame; le dénouement en fut prompt, grâces encore à la rupture de don Miguel avec l'Espagne.

Don Ferdinand VII, l'unique, bien que faible soutien du royalisme, était mort le 29 septembre 1833, et cet événement fut *la quatrième des catastrophes qui causèrent la chute de don Miguel!!* Depuis quelque temps, c'est-à-dire depuis le 22 mars 1833, don Carlos, l'héritier légitime du trône d'Espagne, s'était réfugié en Portugal, où il avait été accueilli comme le demandaient son rang auguste et la générosité du roi très fidèle; mais cette hospitalité généreuse autant qu'elle était due, contribua à la perte de don Miguel, par son refus d'accéder à la proposition que Marie Christine, alors régente d'Espagne, lui fit par l'entremise du général Cordova, ambassadeur près du prince: « Christine promettait d'envoyer une armée à don Miguel s'il consentait à chasser du Portugal don Carlos et sa royale famille. » La réponse du prince fut telle qu'on devait s'y attendre: « Je ne trahirai jamais, » dit-il, mon oncle, mes sœurs et mes neveux; » plutôt perdre le trône que de commettre une telle » bassesse.... Ils sont libres de rester dans mon royau» me tout le temps qu'il leur conviendra d'y rester. » A cette noble réponse, Cordova répliqua qu'en ce cas

» son gouvernement enverrait en Portugal une armée » contre sa majesté; » mais le généreux prince le congédia en lui confirmant ce qu'il lui avait déclaré.

Peu de temps après, trois forts détachements de troupes espagnoles passèrent les frontières et commencèrent leurs opérations après s'être réunis aux pédristes contre don Miguel !! Encore cette fois, mais c'était la dernière, la valeur des braves Portugais se soutint contre les trésors et les arsenaux de l'Angleterre et de la France, et contre l'armée espagnole!!! Celle-ci fut rejetée au-delà des frontières; les constitutionnels furent battus par les royalistes; mais tout d'un coup la scène changea d'aspect, la corruption et la trahison étaient parvenues à s'introduire dans les rangs royalistes!! *Les balles d'or avaient pénétré les chairs sans laisser de cicatrices!!!*

En général, de la part des soldats, des officiers, des colonels, et d'un petit nombre de généraux, la fidélité, la valeur et la constance furent admirables et dignes des plus grands éloges; mais parmi les généraux, plusieurs, et de la manière la plus vile, devinrent des traitres, alors que peu de temps avant, auprès de leur souverain plein de bonne foi, ils feignaient d'être ses amis les plus dévoués et les plus fermes pour pouvoir ainsi, bien à leur aise, creuser le précipice et sa ruine!!! C'est pour cela que la brave et nombreuse armée de don Miguel ne put jamais opérer rien de décisif devant Oporto, que, comme nous l'avons vu, Villa Flor avec quelques intrigants put débarquer dans les Algarves et marcher sur Lisbonne, défendu par plus de 7,000 hommes, ayant sur ses derrières un corps de 8,000 royalistes, dont le général Mol-

tellos, s'il eût fait son devoir, au lieu de se laisser tromper par l'ingrat Taborda, aurait pu se couvrir de gloire et détruire en un moment Villa Flor et ses 1,400 partisans!!! puisque de l'aveu de tous les papiers publics, de l'aveu même des ennemis de don Miguel, les soldats royalistes étaient pleins de valeur et d'attachement au roi.

Il devint donc bien facile aux libéraux, lors de l'invasion des troupes espagnoles, de s'emparer, comme ils le firent, de Coimbre, Almeida, Figueira, etc.; au milieu de mai 1834, leurs corps réunis marchèrent ensuite sans obstacle sur Santarem, quartier général de don Miguel, place très forte et presque inexpugnable, bien pourvue de vivres, mais où il manquait une bonne administration (ce qui contribua beaucoup à la ruine de la cause royaliste). Les seuls dons volontaires de ces peuples fidèles pouvaient suffire pour entretenir pendant plusieurs mois l'armée de don Miguel. Je présidais à un département assez étendu, et je sais le nombre et la nature des sacrifices que ces peuples firent volontairement pour les besoins urgents de l'état, il n'est pas possible de s'en faire la plus légère idée!!! Mais pourtant, à l'approche des troupes pédristes et espagnoles, la forte position de Santarem fut abandonnée sans combat, et le 18 mai la retraite ordonnée sur Evora, ville ouverte, sans aucune importance stratégique; si cette retraite était nécessaire, il eût été bien plus avantageux de se porter sur la belle forteresse d'Elvas, où se trouvaient des vivres en quantité suffisante pour nourrir l'armée pendant six mois, beaucoup de munitions et une garnison militaire de 2,600 hommes!

Dans cette faible position d'Evora, don Miguel se vit tout-à-coup enveloppé par l'ennemi et contraint, par la trahison la plus manifeste, à faire souscrire par le général Lemos la fatale convention d'Evora-Monte, le 26 mai 1834!!! Plus de seize mille hommes de toutes armes (dans la seule ville d'Evora), avec douleur et pour obéir au souverain commandement, déposèrent les armes après les avoir brisées de rage et en criant hautement contre les traîtres!!! Je remarquai moi-même l'enthousiasme de la troupe et des habitants lors de la revue générale, passée par le monarque le 24 mai 1834, sur la place d'armes de Biagio. L'opinion générale était de continuer une guerre si juste, et ses habitants, par milliers, demandaient instamment qu'on leur donnât des armes pour la défense de la religion, du roi et de la patrie!!!

Chacun se demandait comment une cause si sainte, si loyale, si juste, défendue par plus de quatre-vingt-dix mille hommes courageux et attachés au souverain, pouvait, au moment décisif, être perdue si inopinément.

La solution d'un tel problème sera facile à quiconque aura lu ce que je viens de relater. Il faut savoir que, sous le masque de la fidélité, quelques personnages restèrent jusqu'à l'*ultimatum* auprès du roi don Miguel pour le tromper et l'amener à la convention concertée par la quadruple alliance, après quoi ils furent les premiers à se rendre auprès de don Pédro et à se vanter ouvertement des services rendus à dona Maria, par leur plan si subtilement combiné.

Ici je me bornerai à narrer une des plus viles et des plus ignominieuses trahisons qui se soient jamais vues:

le général de cavalerie *Joseph Urbano de Carvalho* devait toute sa fortune au roi don Miguel, ayant été par lui promu, distingué et continuellement gratifié de grandes sommes d'argent, comme il le fut encore la veille du jour de son inique trahison, pour l'entretien de sa nombreuse famille; jouissant donc de toute la confiance du roi, il fut chargé par sa majesté, lors de la retraite de Santarem, de couvrir l'arrière-garde de l'armée avec six cents chevaux choisis. Il s'était toujours montré brave militaire, s'était distingué dans plusieurs affaires contre l'ennemi, et cependant, pour la misérable somme de treize mille francs et la promesse de conserver son grade de général, il trahit son roi, son généreux bienfaiteur, et sa patrie en livrant toute la cavalerie, après l'avoir astucieusement trompée en disant aux officiers qu'il allait, par ordre souverain, faire une reconnaissance!!! Les soldats et les officiers pleuraient de rage en se voyant si méchamment trahis par un homme qu'ils n'auraient jamais cru capable d'une telle infamie; aucun d'eux ne voulut servir sous le drapeau rebelle; mais les chevaux et les armes étaient perdus. Villa Flor lui-même, homme de caractère malgré ses opinions libérales, s'écria, quand le traître lui fut présenté dans la ville de Galegoa: « Il a rendu un grand service à la cause de la reine; mais don Miguel ne méritait pas un pareil procédé de sa part. » On aime la trahison, mais on abhorre le traître... Et c'est ainsi qu'aujourd'hui ce misérable est l'objet de la haine et du mépris de tous les partis.

Les braves soldats de don Miguel connurent trop tard l'odieuse trahison, je veux dire l'infâme convention d'Evo-

ra-Monte !! Au premier avis d'une telle félonie, le vaillant général d'artillerie Coelho (plus tard victime de son courage au siége de Bilbao pour la cause de don Carlos V), convint secrètement avec plusieurs commandants de régiments, de ne pas accepter une convention si ignominieuse; un des colonels, sans réfléchir, le déclara au général en chef, qui déjà avait souscrit; celui-ci se rendit incontinent auprès du souverain, et lui découvrit le plan très bien formé de réunir toute l'armée fidèle et de conjurer humblement le prince, évidemment trahi, de ne pas déposer les armes mais de combattre, et en cas de nécessité, de se retirer en Espagne pour y défendre la cause de don Carlos, puisque elle était identifiée pour ainsi dire avec la sienne. Le prince, ayant déjà donné aux troupes l'ordre de déposer les armes, sans crainte en ce qui le concernait, mais ne voulant pas sacrifier don Carlos et sa royale famille, fit venir en sa présence le brave général Coelho, le loua, le remercia de ses bons sentiments et lui recommanda de ne pas agir, l'engageant au contraire à faire partie de la suite avec laquelle il se rendait en Italie, pour y attendre avec patience le moment opportun de reprendre de nouveau les armes en faveur de la cause royaliste.

Don Miguel, enfin, s'embarqua à Sines avec quelques-uns de ses amis fidèles, le 1er juin 1834, sur la frégate Anglaise *Stag*, pour se rendre en Italie. Ainsi se termina une guerre commencée et achevée par la propagande révolutionnaire, à l'aide de la trahison et de l'or!

Mais avant de quitter le sol de la patrie, don Miguel

déclara hautement *qu'il n'avait cédé qu'à la force et qu'il se réservait tous ses droits à la couronne de Portugal.*

La révolution triompha!! des torrents de sang l'accompagnèrent; non sur la place des exécutions, non, il y avait amnistie!! mais toujours à prix d'or le rebut de la nation fut employé à massacrer tous les individus soupçonnés de royalisme.... on vit tomber sous les coups impitoyables de la fureur populaire son père, sa mère, ses enfants, ses frères et ses amis... on vit de vénérables prêtres réguliers et séculiers, presque tous la tête blanchie ou dépouillée par l'âge, massacrés par ces infâmes sicaires!! et quand on pensa en avoir fait assez, don Pédro donna des ordres sévères *pour le maintien de la tranquillité publique!!!*

Le parti libéral avait vaincu, le royalisme haletant gisait à terre; mais plus des deux tiers de la courageuse nation portugaise sont aujourd'hui encore favorables à don Miguel, et depuis longtemps ce parti si nombreux aurait pu se relever, si n'était l'opposition déclarée de la propagande révolutionnaire et des whigs, leur or et la trahison.

Le jour viendra où nul obstacle n'arrêtera plus l'héroïque résolution du peuple très fidèle qui, dans un état de frénésie et réduit à la plus profonde misère, se voit si barbarement vendu et livré au désespoir!!! Certainement, le dénouement d'une cause aussi juste qu'elle est sainte ne peut tarder.... Les extrêmes se touchent, et plusieurs souverains sont déjà à se repentir d'avoir laissé arracher la pierre fondamentale, la base de leur propre cause, perdue par suite de leur irrésolu-

tion... ayant ainsi, par leur faute, renforcé leurs dangereux adversaires du terrible fanatisme ibérien, et converti ma patrie, naguère le siége du plus pur royalisme, en un foyer de révolutions qui menace l'Europe entière...

APPENDICE.

DON MIGUEL A ROME.

Il me semble fort difficile de juger par les actes du gouvernement d'un souverain, de son caractère et de ses qualités comme homme privé ; car on doit tenir compte de la situation politique du pays et de mille autres circonstances qui souvent forcent un prince à agir d'une manière différente de celle que son cœur et le penchant naturel de son caractère lui dicteraient. Don Miguel 1[er], roi de Portugal, fait ressortir mieux que personne la vérité de cet axiome.

Celui qui ne connaîtrait pas ce prince, ajouterait foi, peut-être, aux inculpations des libéraux qui osaient attribuer à sa volonté formelle quelques abus commis pendant que son malheureux royaume était agité par les partis et par l'étranger, dans le but de justifier aux yeux du monde leur infâme conduite envers le prince innocent.

Je crois avoir démontré assez clairement, dans les pages qui précèdent, les motifs, les circonstances urgentes qui dirigèrent don Miguel dans son gouvernement et le forcèrent à agir ; sa volonté particulière n'y entrait en rien, et sa noble conduite à Rome, comme homme privé, met au jour le plus clair son véritable caractère, ses belles qualités. Pendant qu'il était en Portugal, à l'extrémité la plus retirée de l'Europe, les libéraux pouvaient facilement tromper par leurs mensonges et leurs calomnies, aucun de ceux auxquels ils s'adressaient ne pouvant

s'assurer par lui-même de la vérité de ces inculpations : mais à Rome don Miguel est observé avec impartialité, et on le juge tout autrement que ne le dépeignaient les rapports des whigs anglais.

Le lecteur peut donc, de la vie privée, des faits et gestes de don Miguel à Rome, composer lui-même le tableau véridique du caractère de ce prince et le confronter avec ceux que les libéraux en ont donné.

Après avoir été trahi de la manière la plus infâme, exilé de son propre royaume pour le motif honorable de n'avoir jamais voulu s'allier à la détestable secte *maçonique* ; vaincu à l'aide de la coopération et des efforts d'avides étrangers, par l'or et les forces employés en vertu du traité de la quadruple alliance, don Miguel partit pour l'Italie le 1er juin 1834, et débarqua à Gênes vingt-deux jours après, sans emporter la plus petite monnaie du royaume et n'ayant avec lui que quelques bijoux et de l'argenterie qui lui appartenaient en propre, objets qu'il dût vendre ensuite *sans en réserver la moindre chose* ! De telle sorte que, si l'une des personnes de sa suite, justement aimée de son souverain, n'avait à son insçu emporté environ 7,000 francs en or, don Miguel, privé de tout, mais riche d'honneur et de désintéressement, n'aurait pas même pu payer un habillement noir que lui avait fourni un tailleur génois, pendant qu'il était encore à bord de la frégate *Stag!* Ce prince si généreux, même après l'infâme convention d'*Evora-Monte*, distribuait tout son argent sans en réserver rien, et d'un air riant se disposait ainsi à partir pour l'exil !!! Je ne dois pas omettre que le très-religieux prince, à peine débarqué à Gênes, se rendit à l'Eglise de

Notre-Dame-des-Vignes, pour rendre grâces à Dieu de son heureux voyage...

Pour comble d'infortune, la majeure partie de son argenterie, et autres objets précieux qui lui appartenaient, furent enlevés, furent volés, dois-je dire, par le gouvernement Portugais, bien qu'ils fussent déjà embarqués sur un navire sarde par les soins de son admirable aïeule dona Francesca Vadre, femme octogénaire, qui, au-dessus de toute crainte et voulant partager les malheurs de son cher petit-fils, roi et maître adoré, lui apportait elle-même ces objets en septembre 1834, et vint le rejoindre après avoir été ainsi dépouillée!!!

Marie Christine n'a pas agi de la même manière lorsqu'elle a quitté l'Espagne, après l'avoir si impitoyablement livrée au parti révolutionnaire!!! Mais combien plus don Miguel est honoré par sa pauvreté et son désintéressement que Marie Christine ne peut l'être avec ses millions!!!

L'exemple de cette princesse mal inspirée semble devoir être imité par dona Maria da Gloria, puisque, comme l'a dit tout récemment la *Gazette d'Augsbourg*, elle fait passer dans l'étranger des trésors, des sommes considérables, principalement aux banques de Londres et de Paris..... Peut-être un sentiment intime, ou si l'on veut, un pressentiment lui dicte-t-il cette précaution de dépouiller la nation portugaise, pour avoir, après sa chute, peut-être très-prochaine, les ressources pécuniaires qui aujourd'hui manquent à don Miguel, bien que ce roi légitime, ait eu entre les mains, quand il était sur le trône, non-seulement ses propres revenus, très-considérables,

mais aussi l'immense trésor de la couronne, mais il laissa tout, prouvant, par sa noble conduite, son désintéressement et la magnanimité de son cœur.

Le véritable roi de Portugal reçut de tous les souverains d'Italie l'accueil que devait attendre l'héroïque défenseur du royalisme. Après avoir parcouru une partie de ce beau pays, il fixa enfin sa résidence à Rome, capitale du monde catholique, où il vit retiré et solitaire au moyen d'une pension mensuelle qu'il tient de la munificence de sa sainteté Grégoire XVI, heureusement régnant, en qui il a trouvé un véritable père, un généreux bienfaiteur.

Le genre de vie adopté par don Miguel est des plus simples; il se lève de très bonne heure, satisfait à ses devoirs envers Dieu, remplit avec zèle les pratiques de notre sainte religion, s'occupe ensuite à lire et prend quelquefois le délassement de la chasse ou d'une promenade; à midi précis il va dîner, ce repas consiste pour lui en une livre de bœuf, dont le bouillon est employé à un potage, un peu de jambon, du riz à la milanaise, un pain et un peu de fruit; il soupe à neuf heures du soir avec du thé au lait et un petit pain. Il arrive quelquefois que ce prince oublie de laisser un bayoque pour acheter le lait, lorsqu'il le demande et qu'on lui répond alors qu'il n'a pas donné l'ordre d'en acheter, il reprend avec gaîté: « Ceci est encore bon et je dois toujours remercier la Providence si bienfaisante envers moi!!! » Quant au service de table, aujourd'hui l'argenterie est pour don Miguel un objet probibé!!!

L'été dernier (1842) le roi don Miguel revenait de Brac-

ciano, situé à quarante milles de Rome, où il avait été graciensement invité par le prince Conti de Florence, pour y prendre des bains d'eanx thermales; sa majesté avait été traitée pendant neuf jours, ainsi que sa suite, avec beaucoup de grandeur et les honneurs convenables; le prince avait fait balayer et semer de fleurs le chemin public qui conduit à son château jusqu'à la distance de plus d'un mille; en nn mot, il avait eu ponr le monarque les mêmes empressements qne s'il avait été snr le trône et dans son propre royanme; le roi, dis-je, revenait donc à Rome et n'avait sur lui que deux senls bayoques. A peine rentré dans le palais Capponi qu'il habite, il était environ deux heures après midi, se sentant besoin de prendre de la nonrritnre, il ordonna à son cuisinier de choisir deux pigeons dans son colombier et de les lui servir bouillis, d'acheter avec un bayoque du beurre ponr lui accommoder quatre œufs de son poulailler et d'employer l'antre bayoque à acheter du pain; c'est ainsi que se mit à table, sans vin et n'ayant plus d'argent, un prince de la maison de Bragance, nn souverain légitime, le roi don Miguel 1er!!!

Un colonel espagnol, émigré, à qui don Miguel avait plusieurs fois tendu des secours, devait quitter Rome; le roi chercha à vendre son cheval pour lui en donner l'argent, ce qu'apprenant, l'estimable colonel déclara aussitôt que jamais il n'accepterait nn secours de sa majesté au prix d'un pareil sacrifice. Don Miguel emprnnta alors quatorze doublons romains en or ponr les remettre au bon royaliste, mais celui-ci devinant de quelle manière le roi s'était procnré cette somme, refusa de les recevoir;

pourtant après une longue discussion il dut consentir à en accepter la moitié.

Un commandant d'artillerie, Portugais, qui avait fait la campagne d'Espagne sous Charles V, était un jour (en 1841) réduit à une extrême faiblesse pour n'avoir pas mangé depuis trente heures, faute d'avoir eu le courage de demander l'aumône ; il rencontra par hasard don Miguel qui comprit aussitôt l'état de cet infortuné ; mais n'ayant plus lui-même un seul bayoque, il frappa sur l'épaule du pauvre guerrier en lui disant ces consolantes paroles : « Mon cher, regardez en haut ! ! il faut se résigner à la volonté de Dieu.... Le Seigneur le permet, *fiat voluntas sua.* » Ainsi parlait le prince en répandant des larmes.... L'estimable commandant, sans prendre congé, se retira à l'écart pour pleurer en secret, peiné par dessus tout d'être la cause involontaire de la blessure cruelle qui venait de frapper le cœur plein de bonté de son souverain ; il a avoué que depuis ce jour il n'a plus souffert aussi cruellement la faim, et que, en outre des autres bienfaits du roi, il a eu l'honneur de loger près de lui dans le palais Capponi, acheté et généreusement donné à don Miguel par l'illustre famille romaine Mencucci, à laquelle le prince et tous ses sujets fidèles doivent tant, grace à la générosité avec laquelle elle cherche constamment à deviner ses besoins pour les satisfaire autant que le lui permet sa fortune, qui malheureusement n'est pas des plus considérables.

Un jour, le prince, dépourvu de vêtements, avoua franchement à quelqu'un le besoin qu'il avait de se procurer un pardessus, au moyen des 150 francs qui étaient de-

vant lui sur sa table, en ajoutant que pour le moment cette somme formait tout son capital (on était au milieu de novembre 1841), et qu'il allait faire cette emplette avant qu'un autre besoin pût survenir.

Le prince don Miguel supporte toutes ces privations avec une grande résignation et avec gaité, et le peu qu'il a il le partage. Sur la pension mensuelle de 600 écus romains dont j'ai parlé, 500 écus sont employés pour ses sujets malheureux; il n'en retient donc que 100 pour lui, et encore en dépense-t-il toujours une partie en faveur des pauvres et des malheureux qui ont recours à lui. Sa bonté est si connue à Rome et aux environs qu'il y est appelé le *Père des pauvres*.

Parmi tant d'exemples de bienfaisance et de charité chrétienne donnés par le noble prince, je me borne à raconter quelques faits qui suffiront pour faire connaître sa belle ame et le véritable penchant de son caractère.

En 1836, don Miguel revenant de Porto d'Anzio à Rome, aperçut un jeune homme étendu sur le chemin et rendant du sang par la bouche; ému d'un tel spectacle, il donna ordre à son cocher de s'arrêter, descendit de voiture et s'approchant du malheureux lui demanda quel mal il avait? Le pauvre jeune homme, exténué et à demi-mort, indiqua par des signes qu'il manquait de nourriture. Il le prit alors entre ses bras, le porta dans sa voiture et l'emmena avec lui, en lui donnant à manger quelques bonbons que l'extrême faiblesse lui fit rejeter aussitôt. A peine rentré dans son palais il le confia à un de ses chambellans qui était marié, lui recommandant d'en avoir les plus grands soins; il le fit vêtir et nour-

rir convenablement et quand il eut recouvré ses forces, il le mit dans une maison d'éducation, le tout à ses frais.

Voici un autre trait d'une rare humanité que l'abbé Jean Belli fit imprimer et publier: « Le 12 août 1837, » alors que le choléra-morbus exerçait ses ravages dans » la ville éternelle, don Miguel passant par la rue *Leccosa*, » près de la maison n° 71, vit un malheureux gisant à » terre, agonisant et qui se débattait dans d'affreuses » convulsions, la rue était déserte, quelques personnes » seulement regardaient d'un balcon rapproché sans oser » venir en aide au malheureux; le prince descendit en » toute hâte de voiture, prit le malheureux, le releva, » et lui administra aussitôt, avec la plus grande sollici- » tude, les remèdes utiles et de prompts secours, si bien » que peu d'instants après l'infortuné reprit ses sens sans » pouvoir connaître entre les bras de qui il se trouvait » si heureusement. La foule accourut bien vite émer- » veillée de si beaux sentiments d'humanité; le nom de » choléra l'empêchait d'approcher, mais le cœur du sou- » verain était innaccessible à la crainte; aussi il n'aban- » donna point le malade et envoya un de ses gens cher- » cher une voiture. La terreur panique de la population » empêcha d'en trouver une, il le fit alors monter dans » la sienne, le plaça à côté de lui, et méprisant les timi- » des avis, il le conduisit sans plus tarder à l'hôpital de » *Santo-Spirito* où il le recommanda instamment. »

Dans l'été de 1842, don Miguel allant à Albano, ville située près de Rome, entendit d'horribles gémissements qui sortaient d'un bois; il fit aussitôt arrêter sa voiture déclarant qu'il voulait aller au secours du malheureux

qui faisait entendre ces plaintes: La personne qui l'escortait à cheval essaya de le retenir en lui rappelant que non loin de là, deux ans auparavant, lui-même don Miguel avait été assailli par sept assassins qui l'avaient entièrement dépouillé et qu'il n'avait échappé que par miracle à un si grand danger, qu'il serait donc plus prudent de fuir que d'aller au-devant d'un malheur. Le roi, après avoir écouté, repliqua sans balancer que lui seul s'exposerait, puisqu'il donnait l'ordre formel, soit à son interlocuteur, soit au cocher, de ne pas bouger du chemin sans son ordre. Plein de courage et d'intrépidité, le fusil en main, le prince entra dans le bois et là trouva un homme du pays, qu'il connaissait, étendu à terre, la tête ouverte en plusieurs endroits, nageant dans son sang et exténué; il lui demanda quel était le malfaiteur qui l'avait mis dans un si déplorable état? s'il le connaissait, s'ils avaient eu une querelle et si on l'avait volé? Le malheureux déclara seulement que sans aucun motif un inconnu s'était jeté sur lui dans ce bois, l'avait renversé à coups de bâton et réduit dans l'état où il le voyait. Don Miguel, ému de pitié, appela un de ses gens pour lui aider à envelopper la tête du malheureux avec des mouchoirs, il le prit ensuite et le mit à sa droite dans sa voiture, donnant à son cocher l'ordre de faire marcher les chevaux à petits pas pour ne pas faire mal au blessé, dont il plaça la tête sur son épaule pour qu'il fût mieux; ses habits en furent couverts de sang et il n'arriva à Albano qu'à la nuit. Les habitants qui adorent le prince, remarquant que contre la coutume les chevaux allaient doucement, eurent la crainte qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur et coururent

à la maison ou plutôt à la chaumière que don Miguel habite à Albano, pour avertir ses gens qui, pleins d'inquiétude, volèrent à sa rencontre et lui demandèrent ce qui lui était arrivé? Le prince répondit qu'il n'avait aucun mal mais qu'il amenait un malheureux fort malade; et, après l'avoir mis lui-même au lit, il fit appeler à l'instant un chirurgien à qui il le recommanda avec la plus grande sollicitude; il retint ce pauvre malade auprès de lui jusqu'à sa parfaite guérison.

Une autre fois don Miguel étant allé à cheval dans les environs d'Albano, rencontra dans la campagne un pauvre qui n'avait pas de chemise; ému de compassion, il descendit de cheval, et, caché derrière un arbre, se dépouilla de la sienne, remit ses vêtements sans qu'il y parût, et, s'approchant du malheureux, le vêtit et lui fit en outre une aumône, puis il remonta à cheval et disparut. Mais le pauvre, qui avait reconnu le bienfaiteur, raconta partout un si beau trait de charité chrétienne, qui, sans cela, fût resté inconnu.

Ces faits suffiront pour démontrer l'excellente bonté du cœur de don Miguel, ils peuvent donner une juste idée de son caractère.

Toute personne impartiale peut juger par ces faits que l'on peut vérifier, puisque toute la ville de Rome en a été témoin, quelle foi méritent les libéraux dans leurs inculpations contre don Miguel, inculpations dont ils faisaient retentir la presse et plusieurs journaux d'Europe vendus à la propagande révolutionnaire!! Qui donc ne se révoltera pas jusqu'au plus profond du cœur en entendant nommer tyran et despote un prince si humain et

si généreux, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être inférieur en astuce à ses ennemis, d'être entouré de gens hypocrites et conseillé par des traîtres cachés sous le manteau de véritables royalistes!!!

Ce n'est pas seulement dans le malheur que don Miguel a exercé des traits d'humanité et de générosité envers les infortunés, même alors qu'il était sur le trône et qu'il avait un revenu de 20 millions de francs de la maison de l'infant, en outre des richesses immenses des maisons de Bragance et de la reine, en outre d'une somme de 6,250 francs qui lui revenait chaque jour sur le trésor royal pour son entretien particulier; quel usage pouvait faire le souverain de revenus si exhorbitants?!! La veuve malheureuse, le soldat blessé, l'infirme sans ressource, en un mot tous les malheureux peuvent le dire. Quiconque eut recours à lui fut toujours accueilli avec la plus grande charité, consolé et généreusement secouru!!!

Peut-être la méchanceté de ses ennemis, ne pouvant nier ces traits de générosité, leur fera-t-elle dire qu'il a agi ainsi par politique pour se concilier l'amour du peuple!!

Je réponds à une si vile, si misérable objection que la majeure partie de ses actes de bienfaisance furent faits en secret, et que dans sa conduite envers toute espèce de personnes, parents, étrangers, sujets, amis et ennemis, il montra toujours la même noblesse, la même franchise de caractère..... La dissimulation et l'hypocrisie sont des vices qui ne peuvent être attribués à don Miguel, une pareille calomnie n'est que ridicule.

Dans les faits dont nous venons de lire le récit, et dans la lettre du prince Metternich, nous avons vu combien

don Miguel aima son auguste père ; on ne connatt de ce bon fils aucun trait de désobéissance. Son auguste mère, que l'on ne saurait assez regretter, l'aima toujours de l'amour le plus tendre ; aussi, dans sa dernière maladie, l'avons-nous vu lui prodiguer les soins les plus tendres sans jamais s'éloigner de son lit. La bonne mère, peu d'instants avant de rendre son esprit à Dieu, le 7 janvier 1830, après avoir fixé son regard sur les plaies de notre Rédempteur, adressa à son fils de prédilection ces dernières paroles : *Adieu, mon cher Miguel! ma joie, ma vie, adieu!!!*

Sa tendre affection pour ses sœurs était connue de tous ; il voulait toujonrs être auprès d'elles, partout il les suivait, les comblant de soins et d'attentions.

Comment s'est-il condnit envers son frère don Pédro? Combien de lettres contenant les plus tendres expressions, combien de présents précieux lui furent envoyés au Brésil avec la succession paternelle, lorsqu'il fut proclamé roi en 1828? Combien le bon prince soupira lorsque la fatale lutte eut commencé? Quelle douleur n'éprouva-t-il pas des satyres répandues contre don Pédro? Plus d'une fois on lui a entendu dire dans l'expansion de son cœur : « Je suis l'ami de mon frère ; je ne voudrais pas que dans » son débarquement sur les côtes dn Portugal il lui ar- » rivât qnelque malhenr ! Si je le rencontrais, je l'embras- » serais de tout mon cœur, car il est mon frère !! Mais la » question qui nous divise est une chose à part, et je » soutiendrai mon droit jusqu'à la dernière extrémité. »

Quels étaient au contraire les sentiments de don Pédro envers son frère don Miguel, quand il faisait fusiller un

officier supérieur et licenciait plusieurs Anglais qui avaient osé lui conseiller de traiter avec lui?

Un jour du mois de décembre 1832, le roi don Miguel examinant près d'Oporto les points de défense, s'écria tout-à-coup : *Je vois mon frère!* puis, replaçant sa lunette à longue vue, il retomba dans un profond silence que personne n'osa interrompre!!!

Don Miguel, au siége d'Oporto, ordonna que personne n'eût la hardiesse de pointer les canons du côté où paraîtrait son frère don Pédro; un canonnier sur le point de désobéir à ce commandement fut sévèrement puni.

Mais don Pédro pensait autrement, et partout où paraissait don Miguel, qu'il était facile de reconnaître à son cheval blanc, on vomissait toujours du haut des murs une grêle de balles et de mitraille sur ce point!!! Bien souvent don Miguel courut de grands dangers, d'autant plus qu'il était toujours à la tête de ses braves dans les attaques contre la forteresse. Il arriva une fois que, passant avec sa suite par un endroit fort exposé, il rencontra une pauvre femme qui, se jetant à genoux, lui demanda un moment d'audience... Don Miguel, habitué à accorder à chacun et en tout lieu la liberté de lui parler, s'arrêta et demanda avec bonté à cette femme *en quoi il pouvait lui être utile;* quelques personnes de la suite du prince, voyant le danger qu'il y avait à rester là, insistèrent auprès de lui pour qu'il se retirât le plus tôt possible; et en fait, le feu de la forteresse, redoublé contr'eux d'une manière terrible, prouvait qu'ils avaient lieu de craindre que l'ennemi n'eût reconnu la présence du roi, et pourtant ce prince répondit : « *Si vous crai-*

gnez, retirez-vous; mais moi je suis roi, et je dois écouter mes sujets! » A peine eut-il prononcé ces paroles qu'une balle ennemie, passant tout près de lui, blessa deux soldats et tua la pauvre femme, qui avait encore les lèvres entre-ouvertes pour témoigner sa reconnaissance envers un souverain si bienfaisant! Don Miguel, regardant le cadavre et se tournant vers le lieu d'où était parti le coup, dit en levant les yeux au ciel: « *Celui qui est au ciel, ô Pédro! sait bien que je ne mérite pas cela de ta part!* Ce fait arriva en décembre 1832 au siége d'Oporto, et quelques personnes ajoutent avoir vu don Pédro lui-même ajuster le coup!!!

Don Pédro, non content d'avoir aboli la confession dans un pays aussi religieux que le Portugal; sous le prétexte de manque de vivres, fit sortir d'Oporto, en avril 1833, 600 enfants à qui leur âge ne permettait pas de porter les armes; don Miguel porta la bonté jusqu'à recueillir ces malheureux et les envoya à Coimbre, où ils furent confiés, à ses dépens, aux soins des admirables pères de la compagnie de Jésus... Il est inutile d'ajouter des réflexions pour faire comprendre la différence des deux caractères.

Mais de quel crime n'est pas capable un fils qui a osé écrire à son propre père, après la révolte du Brésil: « *Nous sommes en guerre! mon père, je suis franc-maçon!!* » lettre de don Pédro écrite à son père don Juan VI de Rio Janeiro, le 15 juillet 1824.

Malgré tous les torts de don Pédro, quand, en octobre 1834, on annonça à don Miguel sa mort prématurée, arrivée à Lisbonne le 24 septembre précédent, ses yeux se remplirent de larmes et une profonde tristesse révéla les sentiments de son cœur.

Jamais les feuilles libérales n'ont parlé de ces circonstances; mais nous les savons, nous les avons vues et nous pouvons les affirmer, nous qui, fixés auprès de ce roi malheureux, connaissons et admirons ses rares qualités!!! Parlez au prince Frédéric-Auguste-Charles d'Hesse-Darmstadt, qui resta plusieurs années en Portugal et y jouit des faveurs de don Miguel; parlez de ce roi à l'héroïque maréchal comte de Bourmont, au brave La Rochejacquelein, à tant d'autres personnages impartiaux qui le connurent sur le trône..., alors vous vous convaincrez que je vous ai dit la simple vérité, la vérité qui triomphera enfin un jour, puisque Dieu est infiniment juste!!!

On a vu quels sentiments de tendre piété remplissaient le cœur de don Miguel, soit au temps de la fortune, soit alors qu'il fut précipité dans le malheur! Le cruel changement survenu dans sa position n'a exercé aucune influence sur lui; sa gaîté ordinaire paraît toujours sur son visage; son air majestueux annonce toujours le roi *né roi;* le feu de ses yeux brille encore avec la même énergie, la même vivacité que lorsque son front était ceint du diadème royal; son beau caractère est resté toujours le même, bien mieux, si jadis sur le trône, dans sa jeunesse, un excès de crédulité, de bon cœur, et peut-être quelquefois une trop grande fermeté, lui firent commettre quelque erreur involontaire, le temps, les malheurs, l'expérience, l'ont rendu plus réservé, plus prudent, plus prévoyant, sans nuire à la bonté extrême de son cœur; de même que l'or est purifié par le feu, de même ses bonnes qualités, dépouillées des imperfections adhérentes à notre fragile nature, brillent toujours da-

vantage et le rendent plus apte que jamais à gouverner et à rendre un jour ses peuples heureux.

Tout ce que j'ai dit et la fermeté qu'apporte don Miguel à ne vouloir pas renoncer à ses droits inaltérables à la couronne de Portugal, à rejeter toute transaction avec le gouvernement intrus de dona Maria da Gloria, affermit beaucoup ses fidèles sujets dans leurs justes espérances. L'illustre prince a toujours régné sur le cœur des véritables portugais, encore plus dans le malheur commun, et après avoir montré à l'univers l'héroïsme de son âme, en préférant l'indigence et l'adversité plutôt que de perdre l'honneur en devenant parjure !!! Comment don Miguel pourrait-il se contredire lui-même pour le vil prix de rentes et de pensions, lui qui, à peine arrivé à Gênes, a solennellement protesté et confirmé cette protestation en l'adressant en outre aux différents cabinets?...

En réfléchissant, d'une part, à l'audace avec laquelle une secte ennemie de tous les principes d'ordre et de toute société, machine sous les yeux de l'univers la ruine de la religion sainte de N. S. Jésus-Christ, et la destruction de tous les gouvernements légitimes; en voyant, d'autre part, l'indifférence avec laquelle les souverains conservateurs se laissent séduire par leurs ennemis et marchent peu à peu vers le précipice qui leur est préparé, et qui un jour tôt ou tard les engloutira, je ne puis moins faire que de m'écrier avec l'auteur de la Palingénèse :

» O miseræ leges, quæ talia crimina fertis!
» O cæci reges, qui rem non cernitis istam. »

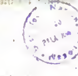
Qu'il me soit donc permis, en terminant cet opuscule, et avec tout le respect et l'attachement que je leur porte, d'adresser quelques paroles aux souverains légitimes qui siégent encore sur le trône.

Dieu, maître de l'univers, de la toute-puissance de qui, ô princes de la terre! vous avez reçu le sceptre de vos ancêtres, PER ME REGES REGNANT, oui, Dieu un jour, de son tribunal suprême, vous demandera un compte rigoureux de votre douceur mal inspirée envers un acte infâme, dont le but est de détruire notre très sainte religion catholique, apostolique et romaine, ainsi que vos trônes jusque dans leurs fondemens!! Que le cri de la conscience et de l'humanité vous fasse sortir de votre léthargie!! Sachez que le juge suprême ne recevra pas vos frivoles excuses dans ce grand jour des éternelles amertumes... Voyez dans quel misérable état se trouvent réduits les malheureux royaumes de Portugal et d'Espagne, depuis que la révolution règne en souveraine sur ces contrées, naguères si belles!!! Ne suivez pas d'autre chemin que celui de l'honneur, le seul qui conduise à la gloire... Ne transigez pas avec le *génie de la révolution*...; persuadez-vous qu'il n'est pas possible de séparer jamais le principe de la légitimité de la cause de la religion et de la véritable félicité des peuples : le principe de la monarchie absolue, n'admet aucune alliance étrangère, repousse absolument celui de la souveraineté du peuple.

Concourez donc, je vous en conjure au nom de l'humanité, concourez à ce que les lois foudamentales et salutaires qui, pendant tant de siècles, firent la gloire et la félicité de ces deux royaumes, soient rétablies et exé-

cutées ; on ne vous demande, ô monarques ! que la justice impartiale et votre puissant appui (France et Angleterre, on vous demande de rester neutres....); rendez à leurs trônes don Miguel et don Carlos, souverains doux et chéris, véritablement adorés de leurs peuples, légitimes comme vous-mêmes.... Ne trahissez pas la cause de Dieu, celle de l'humanité, votre propre cause.... Les systèmes de tolérance politique, de tolérance religieuse, ne sont autre chose que des systèmes de ruines et de malheurs... Gardez-vous de comprendre trop tard ces vérités si palpables; car alors vous n'en recueilleriez d'autre fruit que les tortures que donne le remords et l'inutilité du repentir... Sachez enfin que les vrais Portugais, les vrais Espagnols, dignes de noms si illustres et jadis si redoutés, n'abandonneront jamais la noble tâche entreprise.... Il est un Dieu qui ne juge pas comme les hommes, toujours corrompus par l'intérêt ou préoccupés de préjugés; et, si toute lueur d'espérance semble éteinte pour eux, si la calomnie d'ennemis triomphants obscurcit et blasphème les augustes noms de Don Miguel, de Don Carlos; si les peuples et les monarques poursuivent ces victimes de la légitimité, sachez que ces princes ont été sacrés et couronnés par la grâce de Dieu : DEUS PRO NOBIS, QUIS CONTRA NOS!!!

FIN.



La Guillotière. — Imprimerie de J.-M. BAJAT, rue des Trois-Rois, 1.